DANIEL MEUNIER

UNE VILLE APPELÉE LIBERTÉ

© DANIEL MEUNIER

À mon fils ALEXIS
et petit fils Ithan

AVANT-PROPOS

L'histoire que je vais vous conter va vous paraître invraisemblable, et pourtant elle est vraie.

Agé de trente ans, je m'appelle Claude Rougeron. Ma vie n'avait rien de particulier, une vie douce et heureuse comme une chanson d'amour.

Mais souvent le malheur frappe quand on l'attend le moins. Il y a six mois, j'ai perdu dans un accident, stupide, de la circulation celle qui était ma femme.

Stéphanie était devenue ma compagne quatre ans plus tôt. Elle avait vingt six ans, elle était très belle. Il me fallut beaucoup de courage et de ténacité pour surmonter mon chagrin.

Ma vie devint un enfer. Je maigrissais à vue d'œil et plus rien ne me faisait envie.

Le Docteur que j'allai voir me conseilla une cure de repos. La maison qui devait m'accueillir un peu plus tard se trouvait dans le petit village de Tourneville-sur-Ylette au cœur du Massif Central.

Le 24 février, une valise à la main, je pénétrai dans la gare de La Part-Dieu à Lyon. Les yeux encore gonflés de larmes, je pris mon billet.

Je ne voyais pas tous ces gens qui m'entouraient. Ils étaient devenus autant de fantômes. Pour moi, muré dans ma peine, le monde n'existait plus.

Et c'est ainsi, tandis que le train démarrait, que commença mon aventure.

1

Le train roule sur les rails luisant au soleil de février. Je m'attarde quelques instants dans le couloir. Tous les compartiments sont déserts, d'ailleurs ce détail ne cesse de m'étonner : comment un train partant d'une gare comme celle de la Part-Dieu peut-il n'avoir qu'un seul voyageur ?

Ma valise dans le filet, je me laisse tomber lourdement sur la banquette. Le paysage défile devant mes yeux : la neige sur laquelle se découpent les squelettes des arbres ne parvient pas à me distraire.

Le temps s'écoule lentement et mes paupières trop lourdes s'abaissent insensiblement sur des yeux cernés.

Je crois bien que je me suis assoupi. Il fait sombre à présent. Nous sommes à l'époque où la nuit tombe vite.

Quelle heure est-il ? Je regarde mon poignet où manque la montre… J'ai dû l'oublier, avec d'autres menus objets.

Et d'ailleurs, je n'en aurai pas besoin là-bas. Le temps doit être partagé entre les heures de repos, celles des visites et le passage des docteurs. Je lirai, il y aura la télévision, la radio, les nouvelles du monde entier, les catastrophes, les morts, les incendies et autres désastres qu'ils nous annoncent quotidiennement.

Alors je refuserai les journaux !…

Je serai entouré d'infirmières, d'autres malades, enfin tout ce qu'il faut pour oublier. Ne plus penser à Stéphanie ? Quelle chimère !…

Non, comment le pourrai-je ? Elle fait partie de mon corps comme mes bras et mes jambes, et eux, je ne peux pas les oublier.

Si seulement nous avions eu un enfant ! Mais elle n'en voulait pas, c'était encore trop tôt, disait-elle. Elle désirait que nous profitions de la vie ensemble, le plus longtemps possible. Pourtant, aujourd'hui je regrette cette attente ; car en lui je retrouverais son visage, son sourire, ses yeux. Il serait le souvenir vivant de ma Stéphanie.

Alors, qu'importe le temps, il me reste mon chagrin pour égrener les heures.

Je relève la tête. Un enfant se tient debout dans l'encadrement de la porte et s'adresse à moi :

- Il est juste dix huit heures.

Je réponds un merci à peine audible, plutôt mécontent, car je pensais faire le voyage seul et tranquille. Les enfants bougent trop et ils font du bruit.

Il prend place en face de moi et m'observe…

Les yeux de cet enfant sont d'un bleu lumineux. Son visage, très doux est entouré de cheveux blonds mi-longs. Il doit avoir douze ou treize ans. Son habillement, composé d'une chemise blanche et d'un pantalon de même couleur, me surprend à cette époque de l'année ! Je ne lui vois

ni sac ni cartable. Que fait-il à cette heure, seul, dans ce train ?… Je m'apprête à lui poser la question quand je vois ses lèvres remuer.

- Lorsque le train stoppera à la prochaine gare, vous viendrez avec moi, Claude… C'est bien votre prénom ? Claude Rougeron… ! Moi, c'est Aloïs. Vous allez à Tourneville-sur-Ylette, à la maison de repos ! C'est une très bonne maison, accueillante. Vous me paraissez bien fatigué ! Pauvre Stéphanie ; elle était si belle !…

- Mais comment connais-tu mon nom ? Tu as déjà rencontré Stéphanie ? Et Tourneville… personne sait que je dois m'y rendre !… Qui es-tu Aloïs ?

- Ne vous inquiétez pas, vous arriverez à bon port. Mais auparavant il faut me suivre sans poser de questions. Vous connaissez l'histoire du Petit Prince ? Je suis votre petit Prince aujourd'hui, et lui ne répondait jamais aux questions.

Il se lève, me prend la main. Ma valise dans son autre main paraît légère, je ne l'ai même pas vu la prendre. Nous longeons le couloir désert. Le train roule très vite. De temps en temps, une lumière perce la nuit. Nous côtoyons une route, où circulent une voiture suivie d'un camion, puis c'est de nouveau le silence un peu inquiétant de la nuit. L'obscurité reprend possession de ce coin de terre.

Dans le ciel clair, la lune me semble briller davantage que d'habitude, mais bientôt un nuage la cache à ma vue. Je la regrette un peu, comme une amie qui s'en va, pareille à une jeune fille que l'on a aimée et qui disparaît dans un tourbillon de fumée blanche.

Aloïs me tient toujours la main. De temps en temps, il se retourne et me regarde avec un sourire. Le train ralentit et enfin s'arrête. Dehors, la neige s'est mise à tomber, et déjà le sol se recouvre d'une mince pellicule blanche. Pourtant, étrangement je n'ai pas froid. Dans le hall de la gare, il n'y a personne, à part un employé qui, la casquette légèrement de travers, nous regarde passer. Je m'attends à ce qu'il nous demande nos billets, mais il se contente d'adresser un sourire à Aloïs, qui lui répond de même.

À peine sommes-nous sortis de cette drôle de gare dont je ne sais même pas le nom, que toutes les lumières s'éteignent. Je n'ai pas entendu le train repartir.

- Où allons-nous, et dans quelle ville nous trouvons-nous ?

Ma question s'envole avec les flocons, Aloïs me serre la main un peu plus fort.

- Venez, Claude, une voiture nous attend un peu plus loin.

En effet, à cinquante mètres, je distingue les feux arrières d'un véhicule. Mais plus je m'approche et moins je peux mettre un nom sur celui-ci : il ne ressemble à aucun autre.

La portière arrière gauche s'ouvre lorsque nous arrivons à proximité. Aloïs me fait signe de monter. Un temps d'hésitation, et je pénètre dans la voiture. Aloïs se place à côté de moi et l'automobile démarre sans un bruit.

- Cette voiture fonctionne grâce à une pile atomique, ce qui fait que cette énergie est quasiment inépuisable.

Comme vous avez pu le remarquer, elle est d'un genre très spécial. Construite dans nos ateliers, elle ne ressemble à aucune autre de celles que vous avez l'habitude de voir. Sans doute aurez-vous l'occasion de faire la connaissance du savant qui l'a mise au point. Elle possède tout l'équipement nécessaire pour en faire un véhicule totalement sécurisé.

Si vous voulez dormir un peu, ne vous gênez pas.

Le silence règne en maître dans la voiture. Elle est conduite par un adolescent. À sa droite, un autre garçon est assis. Ils ont à peu près l'âge d'Aloïs.

La neige tombe moins fort à présent. Je pense à Stéphanie, ma femme que j'aime tant. Où es-tu ? Je voudrais tant que tu sois là, à mes côtés. Sans toi que vais-je devenir ? Je suis si seul, si las…

Je sens une main se poser sur mon bras. Où suis-je ?

Le blond adolescent que je connais que depuis quelques heures est penché sur moi.

- Nous sommes arrivés. Vous vous êtes assoupi. Votre sommeil ressemble à l'océan les jours de grande tempête…

Nous descendons de la voiture. La neige s'est arrêtée. Dans un ciel très clair brillent des milliers d'étoiles et la lune est d'un éclat particulier.

Mes jambes sont molles. Une sorte de brouillard passe devant mes yeux, enveloppe mon cerveau. Je suis à bout de force. Pourrais-je un jour surmonter mon chagrin ?…

Devant moi se dresse une maison d'un étage, que rien ne distingue, à première vue, de celles que je connais. Elle est entourée d'un grand parc que je devine à la lueur de la lune et des étoiles. Un chemin gravillonné mène jusqu'à la porte d'entrée.

Trois marches d'escalier que nous montons. Aloïs passe son bras devant cette porte qui s'ouvre automatiquement.

- Nous avons tous une puce électronique implantée dans le bras, reliée à notre cerveau qui réagit à chaque ordre que nous lui donnons.

Nous suivons un long couloir, aux murs nus éclairés par une multitude de petites LED encastrées dans le plafond. Le sol est couvert d'une épaisse moquette qui étouffe le bruit de nos pas, et devant nous s'ouvre une nouvelle porte sur une pièce simple d'aspect. Trois fauteuils de cuir rouges, une table basse où sont déposées diverses revues, un cendrier sur pied, et un bouquet de fleurs forment l'ameublement. Aux murs de couleur bleu clair sont suspendus deux tableaux futuristes : l'un d'eux représente une île perdue au milieu d'un océan déchaîné ; au centre, au dessus des vagues gigantesques, une sorte de disque lumineux, s'échappant de l'onde en furie, s'élève dans le ciel éclairé par les éclairs…

L'autre tableau est la photo d'une planète du système solaire, avec un homme debout qui tend le bras vers l'inconnu.

Aloïs m'invite à m'asseoir et me quitte pour aller quérir le Maître des lieux, à qui je dois être présenter. C'est ainsi qu'il le nomme…

Tout ceci me paraît si étrange que je m'assoie docilement. Je n'ose plus bouger. Resté seul dans la pièce j'ai du mal à mettre mes idées en bon ordre.

Que signifie tout ceci ? Que fais-je dans cette maison ? Qui sont ces enfants ?…

La porte s'ouvre, mettant fin provisoirement à toutes mes questions.

Une nouvelles surprise m'attend, alors que je lève les yeux sur celui qui doit être le maître de ces lieux. Je me crois, tout à coup, revenu des années en arrière…

2

Ce n'est pas un petit homme vert sortant d'une soucoupe, mais l'homme qui se présente à moi ressemble à une sorte de défi au temps.

Habillé à la mode du début de l'autre siècle, il porte chemise à jabot, chapeau haut de forme, un œillet à la boutonnière de son habit et une cape noire doublée de soie rouge. Une canne à pommeau d'argent représentant une tête de cheval ciselée, que tient une main longue et fine, termine l'accoutrement de cet homme bizarre.

Je me lève, il vient à moi, main tendue.

- Bonsoir, monsieur Rougeron, j'espère que vous avez fait bon voyage ? Vous devez avoir des questions à me poser, mais il est tard et vous devez être très fatigué. Aloïs va vous conduire à votre chambre. Reposez-vous et dormez tranquillement, demain il sera assez tôt pour moi pour répondre à vos questions…

La chambre où je m'éveille est spacieuse, éclairée par une grande fenêtre. Il doit être tard dans la matinée car la neige étincelle sous un soleil d'hiver déjà haut. Je me lève et m'approche de la fenêtre. La chambre se situe au premier étage. Sous mes yeux encore ensommeillés s'étend un grand parc où je distingue une fontaine et quelques arbres nus. Le parc, entouré par un haut mur surmonté de piques de fer, est fermé par un portail de fer forgé.

Le lit où j'ai passé la nuit, surmonté d'un baldaquin orné de fines dentelles, occupe un des coins de la chambre ; à côté, sur une table de chevet, sont posés un téléphone sans fil et une petite lampe de chevet représentant un amour prêt à lancer sa flèche. Un tapis multicolore s'étale sur le sol. Une table ronde en bois et deux chaises sont disposées au centre de la pièce ; j'évite de feuilleter revues et journaux posés sur la table : les servitudes du monde m'intéressent peu aujourd'hui.

Au pied du lit, sur une bergère m'attend une robe de chambre rouge. Mes vêtements ont été rangés dans une armoire, à l'autre bout de la pièce. Les murs sont recouverts d'une tapisserie où s'ébattent, au milieu de bouquets de fleurs, des oiseaux et des animaux sauvages. Deux tableaux représentent une scène de chasse à courre et le retour d'un croisé en son château.

Il y a aussi une télévision grand format dont l'épaisseur ne doit pas excéder 5 centimètres, des gadgets dont je n'arrive pas à deviner l'usage et un bureau où est posé un cadre.

Je ne l'avais pas remarqué, mais ce qui me trouble le plus, c'est la photo qu'il contient : Stéphanie, ma chère Stéphanie, ici, dans cette chambre… Des larmes que je ne peux retenir me montent aux yeux. Comment cette photo a pu arriver dans cette pièce ?

Je me souviens de la phrase d'Aloïs prononcée dans le train « Elle était si belle, pauvre Stéphanie ». Il connaissait donc notre existence… Et puis non, c'est impossible.

Je n'ai pas entendu la porte s'ouvrir, perdu dans mes pensées. Aloïs entre, poussant une desserte garnie d'un copieux petit déjeuner.

- Bonjour, monsieur Rougeron, avez-vous passé une bonne nuit ? La photo n'est pas excellente, c'est dommage…

- Qui a pris ce cliché ? Tu connaissais Stéphanie ? Tu me parais si jeune ! Tu as l'âge de jouer au ballon et d'aller à l'école. Que fais-tu ici ?

- Vous êtes dans l'erreur, Claude, et c'est normal. Il ne faut pas se fier aux apparences. J'ai eu trente cinq ans il y a quelques jours à peine. Vous voyez, je suis plus âgé que vous. Tous les enfants que vous verrez ici sont dans le même cas que moi, ou presque.

- C'est impossible ! Je ne te crois pas, cela dépasserait l'imagination…

- Allons, Claude, restez calme. Dans ce lieu, rien n'est impossible, vous verrez : l'incroyable fait partie de notre quotidien. Déjeunez tranquillement. Il y a une salle de bain à votre droite, dont ce bouton ouvre la porte dérobée. Je viendrai vous chercher dans une heure et demie.

Ma toilette faite, je m'installe devant la table. Il y a du café, du thé, du chocolat, ainsi que des toasts grillés et de la confiture. Je n'ai pris un tel déjeuner depuis bien longtemps. Malgré les questions qui se bousculent dans mon cerveau et tout ce que je viens d'apprendre, je mange de bon appétit.

La vitre qui protège la photo de Stéphanie me renvoie ma propre image. Je ne mange plus. Ce visage représente toute ma vie.

Le visage de Stéphanie se brouille, ma vue se trouble : je revois la route, ce jour-là. Nous rions. La radio diffuse la Lettre à Élise de Beethoven. J'aime cette mélodie. Je suis heureux, Stéphanie… Tu es ma femme, tu seras la mère de mes enfants. La route, la vie et l'amour sont à nous.

Et puis… le croisement… l'autre voiture… un bruit effroyable… Stéphanie, je t'aime, je ne veux pas mourir, Stéphanie, ne pars pas… Attends-moi…

Comment ai-je pu m'extraire de ce tas de ferraille ? Je me traîne dans l'herbe. J'ai du sang sur les mains. Stéphanie, elle, semble dormir sur son siège. Un sourire erre sur ses lèvres, pétales de roses au vent d'automne. Quelques gouttes de sang poissent ses cheveux. Son cœur ne bat plus : Stéphanie est morte.

Au loin retentissent des sirènes, la vie continue, la terre tourne : les pompiers, l'ambulance… Mes paupières sont trop lourdes : adieu, Stéphanie, adieu, amour de ma vie, rose à peine éclose.

Je t'aime, je t'aime.

Aloïs est debout à côté de moi et m'observe, une petite lumière brille dans ses yeux bleus.

- Ne soyez pas triste. Vous êtes pâle comme un mort. Venez, le Maître nous attend.

Au bout du couloir, une seule porte donne sur un ascenseur. Pourtant, nous sommes au premier étage, et la maison n'a qu'un étage. Où peut-il bien descendre ?

Nous y pénétrons. Aloïs se sert de la puce intégrée dans son bras pour commander l'ascenseur. La cabine glisse lentement, puis s'arrête.

Nous entrons dans une salle bien éclairée, entièrement vide. Les murs et le sol sont nus. Mais au dessus de l'unique porte, un œil nous surveille. Aloïs m'apprend qu'il s'agit d'une caméra-espion qui analyse l'iris de l'œil des visiteurs et ne laisse entrer que ceux qui sont intégrés dans l'ordinateur central de la Ville !

De quelle ville parle-t-il ? Je n'ose pas lui poser la question.

Si un inconnu parvenait jusqu'ici, il ne pourrait pas aller plus loin. La porte, épaisse de soixante quinze centimètres opposerait toute intrusion. Les murs, eux, sont doublés par des plaques de métal.

- Nous allons pénétrer dans l'antre du Maître.

L'enfant fait un signe en direction de la caméra et aussitôt la porte tourne sur ses gonds.

Cette pièce que je ne peux décrire doit ressembler à la salle de contrôle d'une base de fusées. Je distingue des ordinateurs aux lumières clignotantes, des radars de surveillance aux écrans bleutés.

Je suis ébloui par ce décor surréaliste, luminescent sous une lumière irréelle. Cinquante ou soixante personnes travaillent sur ces appareils, sans oublier, j'ai peine à y croire : quelques répliques humaines robotisées… Des machines plus qu'évoluées, se déplacent entre les ordinateurs et autres écrans aux dimensions démesurés, apportant aux personnes qui travaillent, divers objets ou instruments.

Aloïs m'observe tandis que derrière moi j'entends un pas souple s'avancer.

Je ne l'ai pas vu s'approcher. Il porte toujours le même costume, qui paraît encore plus insolite dans ce lieux aux allures extraterrestres. Une pure contradiction faite homme.

- Vous admirez notre installation et vous vous demandez à quoi tout cela peut-il bien servir ? Il y a différents appareils de recherche. Nous sommes en liaison permanente avec les étoiles et les planètes du système solaire et d'autres galaxies situées à des milliards d'années lumière. Car, pourquoi serions-nous seuls dans cet univers ? Nous cherchons si ailleurs il existe une autre forme de vie évoluée… Mais jusqu'à présent, à part quelques signes, nos recherches sont vaines. Mais nous ne désespérons pas…

À votre droite, ces instruments sont destinés à protéger la maison. Ceux qui se trouvent à votre gauche sont reliés aux différents laboratoires par une liaison Intranet. Ici nous centralisons tout le travail réalisé dans les autres sous-sols. Tout ce qui est important de savoir : biologie, chimie, astronomie, génétique, robotique, etc.. Nous possédons le plus grand télescope du monde, fabriqué ici même. Nous avons résolu le problème du SIDA ainsi que toutes les formes de cancer. Des robots à visage presque humain nous secondent dans notre travail quotidien.

Si votre monde voyait cela, il comprendrait qu'il est loin de tout savoir et d'avoir tout réussi. Que de progrès il lui reste à accomplir ! Les guerres de religion ou autres, empêchent votre monde d'évoluer. La cupidité, l'égoïsme de certains des dirigeants de votre terre vous stoppent dans vos recherches.

Mais cela n'est rien à côté de ce que vous allez découvrir. Votre voyage dans l'incroyable ne fait que commencer.

3

Dans l'ascenseur qui descend au second sous-sol, trois "enfants" nous accompagnent. Au sujet de ces enfants ou supposés tels, je risque une question au Maître :

- Qui sont-ils ? Aloïs m'a dit qu'ils étaient plus âgés qu'ils ne le paraissaient. Est-ce la vérité ? Cela me paraît impossible, mais ici tout m'étonne.

- Ce que Aloïs vous a dit est bien réel. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, il a bien trente cinq ans. Dans un des sous-sol que vous visiterez tout à l'heure se trouve une ville. Des maisons individuelles abritent des familles qui vivent comme tout un chacun. Les hommes et les femmes travaillent dans différents secteurs de la Ville. Les enfants restent à la maison, élevés par des matrones jusqu'à l'âge de treize ans environ. Puis leur éducation s'écarte quelque peu de celle que vous connaissez : ils subissent des opérations qui font d'eux des êtres supérieurs. Je vous présenterai l'homme qui a découvert le moyen de prolonger la vie au maximum. Ils ne sont pas immortels ; disons plus simplement, que leur espérance de vie est multipliée par 2 ou 3 par rapport à un être humain sain de corps et d'esprit.

L'ascenseur s'immobilise. Nous sortons. Les deux enfants qui ont partagé notre court déplacement, empruntent un couloir et nous en suivons un autre. Celui-ci nous conduit devant une porte donnant sur un immense garage. À l'intérieur, nous dit le Maître, sont entreposées deux cent voitures identiques, dessinées et fabriquées ici.

Le Maître me propose de me présenter au génial inventeur du carburant dont Aloïs m'a parlé dans la voiture, au cours du voyage qui nous a conduit ici.

Nous traversons le garage. Des hommes réparent les véhicules endommagés et en construisent de nouveaux, aidés en cela par des robots : hommes à tout faire.

D'énormes machines manipulent des pièces de métal qui deviendront plus tard des automobiles rutilantes, capables de rouler à de grandes vitesses, et, équipées de toute une technologie moderne, qui ne laisse plus aucune chance au hasard. Capteurs, GPS en relief, caméras qui analysent tous les défauts de la route, et enregistrent chaque panneau et chaque parcours fait par la voiture.

Sur la droite, huit immenses portes sont disposées en arc de cercle. Le Maître m'explique qu'elles ouvrent sur autant de souterrains, assez larges pour que deux voitures puissent y rouler de front sur plusieurs kilomètres, et qui débouchent à l'air libre dans un endroit désert.

Pendant que le Maître me donne tous ces détails, nous arrivons devant le laboratoire de monsieur Hyppolite, car tel est le nom de ce génial inventeur.

Nous entrons, et je m'attends à d'incroyables révélations. Monsieur Hyppolite est assis devant un bureau, ou plutôt une console parsemée d'un nombre effarant de boutons, voyants et cadrans lumineux. Le laboratoire d'une blancheur immaculée, abrite une vingtaine de personnes.

Des hommes habillés de blanc s'activent auprès d'éprouvettes et de panneaux d'où sortent d'étranges sons, ou encore vident des flacons de liquides colorés dans des appareils qui les brassent à des vitesses vertigineuses.

L'inventeur n'a pas bougé. Devant lui, sur des écrans d'ordinateurs, des formules s'entrecroisent, des nombres et des courbes apparaissent comme par magie sous ses doigts.

Le Maître pose sa main sur son épaule. Il lève la tête et sourit, comme un homme heureux de revoir l'ami en qui il a toute confiance.

- Monsieur Hyppolite, je vous présente Claude Rougeron, notre nouvel invité, dont je vous ai parlé hier.

L'inventeur n'est pas très grand, il a le crâne dégarni et porte sur le front des binocles vieux de plusieurs dizaines d'années. Rondelet, il paraît d'un naturel plutôt jovial.

- Bonjour Monsieur Rougeron, je suis très heureux de faire votre connaissance.

- Bonjour, Monsieur Hyppolite, je salue en vous l'inventeur de ce fameux carburant et je suppose, de bien d'autres découvertes…

- Oh ! oui, de bien d'autres. Mais je dois garder le secret. Peut-être un jour… Mais plus tard, n'est-ce pas, Maître ?

- Oui, plus tard. Pour l'instant il nous reste d'autres trésors à découvrir, et beaucoup à faire.

- Ce que je peux vous dire sans dévoiler le secret de ce carburant, c'est qu'il est non polluant, silencieux et facile d'accès. Son gisement est dans notre atmosphère. Mélangé à un autre élément que j'ai inventé, il devient un produit répondant à tous nos désirs.

Nous laissons l'inventeur à ses calculs et ses ordinateurs.

- Monsieur Rougeron, vous allez voir maintenant ce que vous ne verrez jamais ailleurs. Une ville vit sous nos pieds. Venez, nous allons reprendre l'ascenseur.

La cabine entame sa course une nouvelle fois vers le bas. J'en profite pour demander au maître à quoi tout cela sert-il ?

- J'attendais votre question. Tout ceci a été édifié par des hommes et des femmes qui, comme moi, rêvaient d'un monde meilleur, et voulaient se retirer de la vie que vous connaissez sur terre. Il y a très longtemps, quelques-uns ont construit cet ensemble complexe afin de pouvoir vivre libre. Ils venaient de partout. C'étaient des savants, des chercheurs, mais leurs pays respectifs ne pensaient qu'à faire la guerre au lieu d'investir l'argent dans la recherche pour le bien être de tous, ils préféraient acheter des armes… Déçus, ils ont voulu fuir les magouilles, l'hypocrisie des dirigeants politiques, l'argent sale de la drogue et de la prostitution, les détournements de fonds d'œuvres soi-disant charitables, et d'autres malversations en tous genres : appauvrir un peuple pour donner encore plus aux riches, n'est pas digne d'un pays qui se dit démocratique.

Alors, ils ont pris la sage décision de ne plus travailler que pour la paix. Que leurs recherches iraient dans la solution de vaccins pour ces nouvelles maladies telles que le cancer, le sida et d'autres… D'année en année, nous étions de plus en plus nombreux. Et, ensemble, sans distinction de races, de langues, de religions, ils ont construit ceci !

- Mais comment ont-ils connu cet endroit ? Car je ne pense pas que vous envoyez des dépliants publicitaires ou touristiques ventant les beautés de votre ville !…

- Non, bien sûr. Cette ville, personne hormis ses habitants, n'en connaît l'existence. Ceux qui vivent ici sont venus comme vous. Je vous ai dit que certains d'entre eux arrivaient de pays étrangers. Nous établissons un contact, une relation discrète s'installe, et quand nous leur apprenons que nous travaillons exclusivement pour la paix et la liberté, ils viennent heureux de quitter une société qui leur fait horreur. Ici, rien ne les gêne, aucune sanction ne les menace. Ils vivent tranquilles dans leur laboratoire. En un mot : ils sont libres ! Certains ont pu fonder un foyer. Ils ont procréé et leurs enfants ne connaissent que ce monde, ce microcosme de liberté, de paix et d'amour.

- Mais tous ne sont pas des savants. Et les autres, d'où viennent-ils, comment arrivent-ils à la maison ?

- Ces hommes et ces femmes étaient comme vous, déprimés, malades, solitaires, et pensaient au suicide comme dernière alternative, car votre société actuelle engendre chaque année de plus en plus de pauvres. Des honnêtes travailleurs qui n'ont, le jour de la retraite arrivé, même plus de quoi se nourrir ou se loger. Le travail n'est plus reconnu comme il devrait l'être, il n'y a plus que l'appât du gain : toujours gagner plus, au détriment de la classe ouvrière. Les riches sont de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres. Votre société assassine littéralement les plus démunis pour donner encore plus aux gens aisés.

Beaucoup de jeunes garçons, comme Aloïs, parcourent les routes de France et d'ailleurs. Ils recherchent les cas désespérés. Et si nous pouvons les aider, nous le faisons, puis nous leur proposons de rester ou de partir.

- Beaucoup d'entre eux restent ?

- Oui, ils sont heureux de vivre une nouvelle vie.

- Mais ceux qui partent, peuvent-ils revenir ?

- Non, car avant leur départ nous effaçons de leur mémoire tout ce qu'ils ont vu ou entendu ici. Ils ne se souviennent que de notre conversation pour les rendre heureux. Ils reprennent leur existence passée au moment où Aloïs ou un autre enfant les ont approchés.

- En somme, si je vous comprends bien, le temps s'arrête à la seconde où ils entrent en contact avec l'un des habitants de la Ville.

- C'est exactement cela. Mais venez, nous allons visiter la seule ville au monde qui se trouve sous terre, mais pour cela il nous faut changer de moyen de transport…

La cabine s'immobilise. Nous sortons et le Maître me désigne une porte qui s'ouvre d'elle-même à notre présence. Nous pénétrons dans une pièce bien éclairée. En son centre, sur deux rails attend une drôle de machine : l'aspect sous-marin de poche, avec hublot pourrait convenir à sa description.

Le Maître fait basculer ce hublot d'en bas en haut, ce qui me permet d'apercevoir quatre sièges disposés deux par deux dans l'habitacle ainsi découvert.

Nous prenons place, et dès que le hublot a repris sa position initiale, l'engin commence à glisser silencieusement sur les rails.

Il prend rapidement de la vitesse et me semble descendre dans les tréfonds de la terre…

Quelques minutes se passent. Je sens ma tête, d'un coup, s'alourdir, et mes yeux tournent comme s'ils partaient en vrille. Ma tête s'affaisse lentement sur le côté et je m'évanouis…

Il fait chaud. Une brise légère me caresse le visage. Je lève la tête.

Je suis étendu sur une plage, en maillot de bain. Devant moi, un lac aux reflets bleutés et verts miroite sous le soleil. Il fait beau et chaud : juillet sur la Côte d'Azur. Au loin, des voiliers dansent sur l'eau. Sur ma droite, à une maison de plain-pied sont accolées ce que je crois être des cabines de bain. À gauche, des baigneurs s'ébattent dans l'eau lumineuse. D'autres, allongés sur le sable, bronzent. Un peu plus loin, des enfants jouent au volley-ball au milieu des cris et des rires.

Je me lève, vacillant. Mes jambes peu à peu redeviennent solides. J'avance pas à pas comme un enfant qui apprend doucement à marcher. Un canot à moteur passe dans un tourbillon d'écume, créant de petits vagues qui viennent me lécher les pieds. Je frissonne.

Derrière moi, dans des maisonnettes individuelles, des hommes et des femmes vaquent à leurs occupations quotidiennes. Plus loin, une église ou, plutôt, une cathédrale, lance sa flèche vers un ciel très bleu, projetant sur le sol l'ombre d'une croix ciselée majestueuse.

À droite du monument catholique se dressent des gratte-ciel de verre et d'acier. Des jardins et des squares entourent des sculptures aux formes étranges et aériennes. Des rues et des avenues les séparent, où s'ouvrent des magasins de toutes sortes.

Un bruit me fait tourner la tête. Sur le lac glisse un drôle d'engin qui tient tout à la fois, du bateau, de l'avion et de la voiture. Il s'arrête à quelques mètres de moi et en descendent le Maître et Aloïs.

Le plus âgé porte toujours son costume, qui paraît encore plus anachronique en cet endroit. Ils marchent dans ma direction. Aloïs est vêtu d'un maillot de bain rouge et porte un panier.

- Vous voulez prendre un bain ? Ne vous gênez pas. Nous allons installer le pique-nique. Un peu de fraîcheur vous remettra de vos émotions.

- Mais que m'est-il arrivé ? J'ai oublié pas mal de chose.

- Vous vous êtes évanoui dans l'ascenseur. La chaleur sans doute. Nous vous avons transporté ici où vous avez repris connaissance.

- Mais l'ascenseur ? Nous sommes revenus sur terre, je suppose ? ce lac, ces voiliers, tous ces gens derrière nous… et cette ville ? Nous sommes sur terre, n'est-ce pas ?

- Détrompez-vous, l'ascenseur a continué sa course. Tout cela se trouve à quelques centaines de mètres sous terre.

- C'est impossible ! Et le soleil, le ciel, le lac ? Vous n'avez pas pu recréer un tel univers… Non, je ne vous crois pas.

- Ne vous énervez pas, ou vous allez encore vous sentir mal… Allez vous tremper, rien de tel pour vous calmer.

J'entre lentement dans l'eau bienfaisante, et j'oublie aussitôt tout ce qui m'entoure. Il fait bon nager en petites brasses légères. La côte s'éloigne insensiblement…

Des hommes, des femmes, des enfants me rejoignent, l'air heureux. Mais le sont-ils vraiment dans cet univers artificiel, où rien n'est laissé au hasard ?

L'enfant qui vient vers moi ne m'est pas inconnu. Il me semble l'avoir déjà rencontré, peut-être dans ce fameux ascenseur. Il ressemble à Aloïs. Blond comme lui, il a pourtant le visage plus allongé. Il est plus grand aussi : un an ou deux de différence, peut-être…

- Alors, vous allez mieux ?

- Oui, ça va très bien. L'eau est merveilleuse, chaude à souhait. Mais tu ressembles à Aloïs ?

- Je suis son frère aîné, Amaury. Je crois que le Maître et Aloïs sont prêts pour le pique-nique…

Je quitte Amaury sur un sourire et regagne la plage. Je m'assieds sur une grande serviette à côté d'Aloïs et nous commençons à déguster le pique-nique. Mon appétit a décuplé depuis hier. Est-ce cette baignade, l'air pur ?

Aloïs ne souffle mot. Il regarde au loin, au delà d'un horizon qui n'existe pas. Au dessus de nous, le ciel bleu, zébré d'oiseaux, ressemble à celui que chacun connaît.

Le Maître parle, mais je ne l'écoute pas. Peu m'importe, après tout, comment tout ceci a été réalisé : cela existe, je ne peux le nier, alors…

Aloïs m'observe à présent, les yeux aussi bleus que le lac qui scintille, avec une petite lumière que je ne pourrai jamais oublier.

Nous achevons le repas improvisé sur un excellent café. Quand nous nous levons, Aloïs me désigne la cabine de bain où mes vêtements sont déposés. Quelques minutes plus tard, je suis habillé. Aloïs a rangé les effets du pique-nique et le Maître me propose une visite guidée de la ville.

Nous marchons sur le trottoir. Des voitures identiques à celles que j'ai vues dans le garage sillonnent les avenues. Il n'y a aucune signalisation. Pas de gendarmes ni de contraventions. Je demande au Maître s'il ne déplore pas des accidents de la circulation. Sa réponse négative me laisse perplexe.

- Toutes ces personnes que vous apercevez ont un travail bien précis à accomplir. Les voitures ne sont utilisées qu'à des fins purement professionnelles. Leurs conducteurs connaissent les règles à suivre et s'y soumettent de bon gré.

Nous longeons un square où des enfants très jeunes, accompagnés de leur mère, jouent comme tous les enfants du monde. On a édifié des jeux de constructions de toutes formes. Ils s'ébattent parmi les fleurs, sur les pelouses fraîchement tondues. Un bassin sculpté d'où partent des jets d'eau donne un air de fête à ce coin de verdure.

- La ville a beaucoup de squares, de pelouses et de vergers qui donnent de l'ombre à nos enfants. Nous avons voulu créer un paradis sous terre. Regardez, chaque maison a son jardin. Le mari et parfois la femme le cultive. Ils se nourrissent grâce à lui. Bien sûr, des magasins leurs permettent d'acquérir les produits qui manquent. Ici, l'argent n'a pas cours. Chacun prend ce dont il a besoin : chaque famille dispose d'une certaine quantité de produits, et tout le monde sait se montrer raisonnable. Rien n'est interdit. Une liberté existe en ce lieu que vous ne verrez nulle part ailleurs.

Nous passons devant un cinéma où sont projetés un nombre impressionnant de films.

- Mais où vous procurez-vous ces films ? Pas sur terre je suppose ?

- Non, bien sûr. Nous possédons nos propres studios de cinéma. Nos acteurs jouent dans des films tournés dans la ville. Chacun peut y participer. D'ailleurs, tous les domaines de la culture sont représenter dans la ville : le cinéma, dont je viens de vous parler, la télévision, la radio, la littérature écrite par des écrivains… Deux musés trônent fièrement au centre de la ville, où sont exposées les œuvres de nos peintres, sculpteurs et photographes. Cet immense gratte-ciel que vous apercevez sur votre droite abrite les studios de cinéma. Nous avons édifié aussi des

bâtiments pour chaque religion. Vous avez vu la cathédrale pour les catholiques. Voici le temple protestant, la mosquée pour les musulmans, le temple bouddhiste et bien d'autres.

Quelle surface occupe cette ville ? Elle me paraît immense, inconcevable pour un cerveau humain.

- Voilà Alexis Antonov qui rentre de sa promenade.

- Qui est-ce ?

- Il a inventé la machine à remonter le temps. Il est russe d'origine.

Aloïs qui vient de me répondre m'observe avec un grand sourire.

- Je vous l'avais dit, Claude. Ici, rien n'est impossible.

- Bonjour, Maître.

- Bonjour, monsieur Antonov, vous allez bien ? La promenade est terminée ?

- Je vous remercie, Maître. D'ailleurs je venais à votre rencontre. Je pense que monsieur est Claude Rougeron. Enchanté de faire votre connaissance.

Cet homme grand, habillée d'une façon quelque peu négligée, mais qui paraît naturelle, me tend une main ferme.

- Je ne croyais pas qu'une telle machine puisse réellement exister… Sur terre, elle est omniprésente dans notre science-fiction. Dans nombre de films, elle figure comme un engin fantastique qui n'appartiendra jamais qu'à notre imagination.

- Oh si ! elle existe, n'est-ce pas, Maître ? Et je crois qu'elle va provoquer un événement auquel vous ne songez pas. Nous y allons, Maître. Je crois que le moment est venu ?

- Oui, monsieur Antonov : le bonheur doit aussi faire partie de la vie.

Nous retournons à la plage pour embarquer sur le bateau, car le laboratoire se situe sur l'autre rive du lac. Nous montons à bord et il s'élance. Un enfant en qui je reconnais le frère d'Aloïs le pilote avec dextérité.

Ah, si Stéphanie pouvait voir tout cela !…

Sur le lac désert à présent, seul le canot laisse un sillage. La traversée est de courte durée. Penché sur le bord du bateau né de l'imagination d'un homme qui a choisi la liberté : une drôle de liberté, tout de même ! Je contemple l'eau limpide où nagent des myriades de poissons, habitants d'un monde surnaturel.

Je viendrais bien me reposer quelques jours avec Stéphanie sur ce rivage enchanteur. Loin du monde et de ses lois absurdes. Mais c'est moi qui suis absurde : Stéphanie dort au fond d'un trou dans un coin de cimetière. Rien en sera plus jamais comme avant. Je n'ai rien à faire ici, rien à attendre de la vie ni de quiconque.

Et eux, que peuvent-ils ? Avec leur semblant de liberté. Ils sont plus enchaînés à leur terre et à leur maître que moi là-haut. Prisonniers pour toujours de cet univers artificiel. Ils ne verront jamais un vrai soleil, un vrai ciel où les oiseaux volent sans limite aucune. Ils ne pourront plus voyager ni visiter la terre, la mienne, celle où je suis né et où j'ai vécu jusqu'à ce jour.

Tout ici est programmé, les problèmes résolus avant même de se poser. Je veux retourner sur ma terre natale. Je préfère « ma » liberté à leurs chaînes invisibles.

- Claude, pourquoi ces pensées ?

Les yeux d'Aloïs ont pris une intensité singulière. Il me fixe, et dans ses yeux je vois le visage du Maître, sa fidèle image. Qui est cet enfant ? Comment peut-il lire mes pensées les plus secrètes ?

- Qui je suis, Claude ? Mais le digne fils du Maître. Celui qui un jour règnera sur cette ville, sur tout ce qui vit dans ce monde créé pour que naisse enfin une vraie liberté. J'ai connu Stéphanie bien avant vous. Je l'avais rencontrée lors d'un voyage sur terre. Le premier jour où je l'ai vue, j'en suis tombé follement amoureux. Mais j'étais déjà marié ici et Stéphanie ne faisait pas partie de notre monde, du moins je le croyais, et j'ai dû attendre. Je savais que cet accident arriverait, et que vous viendriez ici. C'est pourquoi j'ai demandé au Maître, mon père, de me désigner pour vous introduire dans notre royaume. Mais à présent, mon heure est venue. Stéphanie va bientôt vous revenir, elle retombera dans vos bras, et je ne le veux pas. Votre vie va s'achever dans l'eau de ce lac.

Dans la main d'Aloïs apparaît un pistolet. Il est devenu fou, déséquilibré par sa future puissance. Et comment Stéphanie pourrait-elle revenir, puisqu'elle est morte ?

- Morte, tu entends, Aloïs ? Stéphanie n'est plus. Dans mes bras, sur le bord d'une route, son cœur s'est arrêté à jamais. Pour toujours, Aloïs, Stéphanie ne sera jamais à toi.

- Ah ! cher Claude, vous ne savez rien. Je suis sûr que Stéphanie m'a aimé : dans peu de temps vous comprendrez…

Une secousse, un éclair déchire l'espace, un cri. Aloïs dans un dernier sursaut s'est retourné. Le Maître, son père, tient dans la main la même arme que lui. Celui qui devait un jour régner sur la ville dort à jamais au fond du canot.

Le Maître et Alexis Antonov n'ont pas un geste, pas un mot. Rien dans le visage de ce père qui vient de tuer froidement son fils ne révèle le drame qui vient de se produire.

Si, pourtant : là, au coin de l'œil, une larme coule sur ce visage de bronze.

- Amaury, après moi tu deviendras le Maître de la ville. Tu règneras sur tout ce qui vit ici bas. Tu seras le Maître incontesté de ce monde que nous avons créé de nos mains. Venez, Alexis, et vous aussi, Claude, allons construire après avoir détruit.

Nous descendons du bateau. Le sable sous mes pieds a perdu son air de vacances. Je me retourne. Amaury s'est arrêté aussi, il regarde le canot où gît son frère. Au bout de quelques secondes, je vois l'embarcation disparaître à mes yeux ébahis.

Aucune vague n'agite plus la surface du lac. Rien, un désert d'eau.

- Allons, monsieur Rougeron, la vie n'est pas éternelle, même ici.

Le Maître et Alexis Antonov marchent devant nous sur le trottoir d'une rue déserte. À mon côté, Amaury avance lentement, les yeux dans le vague. Je serais curieux de savoir ce qu'il pense. Son père vient de tuer son frère sous ses yeux, et il n'a eu aucune révolte, pas plus que ce grand savant venu d'un pays où la liberté ne semble guère avoir cours. Mais quel sens donne-t-on, ici, au mot liberté ?

Est-ce liberté que d'abattre un enfant qui a eu le malheur d'aimer une femme ? Sans autre procès, sans même lui donner le temps de s'expliquer. Quel est ce Maître, ce tyran qui a droit de vie ou de mort sur tous ses sujets ? Pourquoi personne ne songe-t-il à protester ? Ils acceptent tout ce qu'il fait comme s'il ne devait jamais avoir tort.

- Dis-moi, Amaury, qui est ce Maître si puissant ?

- Il est le Maître incontestable ! Il a édifié cette ville. Il a donné au mot liberté son vrai sens. L'acte de tout à l'heure était indispensable. Car que se passerait-il si ceux qui reviennent sur terre, comme Aloïs, révélaient l'existence de la ville ? Une invasion détruirait tout ce que nous avons mis si longtemps à construire. Nous devrions fuir et repartir à zéro, comme les Atlantes quand l'Atlantide fut engloutie. Qu'adviendrait-il des savants qui un jour ont disparu de leur pays ? Que feraient les chefs de ces États ? Une faute comme celle-ci pourrait déclencher une nouvelle guerre mondiale. Ici, des savants russes, américains, chinois, français, anglais, allemands et bien d'autres travaillent de concert dans le respect mutuel, ils s'entendent parfaitement. Monsieur Antonov, inventeur de la machine à remonter le temps, collabore avec un Américain et un Japonais. À eux trois, ils ont réalisé ce que, seul chacun dans son pays, ils n'auraient même pas rêvé. Aloïs a commis une faute, il a payé. Le fait qu'il soit mon frère n'excuse en rien sa trahison. Car il a trahi son peuple et son père.

Le Maître et Monsieur Antonov s'arrêtent devant une maison pareille à toutes celles de la ville. De plain-pied, elle est entourée d'un jardin où poussent des variétés de fleurs multicolores que je ne connais pas, et d'un petit potager. Le sol est irrigué par des conduites d'eau souterraines, comme me l'explique Amaury, qui me fait aussi remarquer la jolie véranda qui protège la porte d'entrée, sur le devant de la maison. Derrière se trouve un garage pour la voiture. Sur le toit, d'une matière inconnue dont Amaury semble vouloir garder le secret, il n'y a ni cheminée ni antenne de télévision. À droite du sentier qui traverse le jardin et mène à la maison, un puits factice donne un air de fête. J'ai remarqué que chaque maison était ainsi décorée : un puits pour l'une, une éolienne pour l'autre, un cheval, une statue…

Nous pénétrons à l'intérieur. À peine sommes-nous assis qu'un enfant habillé de blanc entre dans le salon. Celui-ci a une particularité : il est roux, le cheveu presque rouge, et ses yeux verts-bleus ont un éclat spécial…

Il s'avance vers le Maître et le salue :

- Bonjour, Maître. C'est aujourd'hui le grand jour ?

- Bonjour, Yan, comment vas-tu ? Et ton frère Mick ?

- Nous allons très bien, je vous remercie. Mick est parti ce matin de bonne heure, car il a été choisi pour participer au prochain film. Bonjour Monsieur Antonov.

Puis Yan s'avance vers Amaury, la main tendue, mais celui-ci ne réagit pas.

- Eh bien, Amaury, que t'arrive-t-il ? Toi toujours si gai… Ton frère n'est pas avec toi, comme d'habitude ?

- Aloïs est mort ce matin. Ila trahi et il a payé.

Amaury se détourne. Le Maître se lève.

- Je t'expliquerai, Yan. Plus tard. Mais je te présente Claude Rougeron, notre invité.

- Bonjour, monsieur Rougeron, bienvenue en ma modeste maison. Vous prendrez bien quelque chose à boire ?

Yan sort du salon. Le Maître, les yeux perdus dans un rêve, ne dit rien. Le savant semble réfléchir. Quant à Amaury, pense-t-il à ses futures responsabilités ou à la mort de son frère ? Yan revient quelques minutes plus tard avec un plateau et des rafraîchissements. Le Maître se lève et s'adresse à moi :

- Si nous vous avons fait venir ici, ce n'est pas seulement pour le plaisir de vous faire visiter la ville. Vous êtes là pour une raison importante. Aloïs avait raison, vous allez bientôt retrouver Stéphanie. Je sais que vous n'y croyez pas, mais ici l'impossible n'a pas cours. Votre femme est morte il y a six mois dans un accident. Par chance, vous vous en êtes sorti sans trop de mal. En construisant ce monde en dehors du monde, nous avions pour but de rendre le bonheur à ceux qui le mériteraient. Nous vous avons choisi pour en faire partie. Mais avant de quitter cette ville où vous avez passé une journée et une nuit, j'ai une proposition à vous faire. Quand Stéphanie vous aura rejoint, voulez-vous habiter la ville avec elle ? Nous vous fournirons une maison, un emploi selon vos compétences, et au bout d'un an, si nous vous jugeons apte à accéder à une vie plus longue que celle du commun des mortels, des opérations seront pratiquées qui vous donneront une espérance de vie presque illimitée et une intelligence telle qu'en comparaison un surdoué ressemblera à un idiot de village. Je vous offre une vie douce et heureuse, sans contrainte. Acceptez-vous de vivre librement ou préférez-vous repartir dans votre monde.

- Mais, si je refuse votre proposition, reverrai-je Stéphanie ? Et puis-je croire seulement que je la retrouverai ? Peut-être m'emmenez-vous dans un de vos laboratoires et tenterez-vous une de vos expériences qui fera de moi l'un de vos fidèles sujets ?

- Si vous acceptez ma proposition, dans quelques instants vous revivrez le moment où Aloïs est entré dans votre compartiment. Vous serez accompagné de votre femme, mais un autre garçon viendra vous chercher, Yan en l'occurrence. Ensuite, vous arriverez ici comme la première fois. Si par contre vous refusez de revenir, votre vie reprendra son cours comme autrefois. La seule différence est que le train ira jusqu'à Tourneville-sur-Ylette. Vous aurez tout oublié de ce que vous avez vécu ici. Voilà, vous avez ma parole, celle d'un homme qui a construit un univers extraordinaire. D'un homme qui peut tout.

- Même si je ne devais pas revoir Stéphanie, je refuserais. Votre liberté est illusoire. Je préfère celle d'en haut. Vous avez supprimé l'aventure, et l'imprévu n'existe plus. Dans votre monde, tout est artificiel, programmé d'avance.

- Bien, vous avez choisi. Êtes-vous prêt, monsieur Antonov ? Tu viendras avec nous, Yan.

Nous nous levons d'un même mouvement, sortons du salon et suivons de nouveau le couloir. Une porte, une cabine d'ascenseur… Dans quelques instants, je vais revoir Stéphanie. Je n'arrive pas à y croire. Tout cela est vrai et invraisemblable à la fois. Mais si j'admets l'existence de la ville souterraine, pourquoi pas tout le reste ?

Dans quelques minutes, je serrerai dans mes bras Stéphanie qui était morte. J'ai envie de rire et de hurler. Cela ressemble à une bonne blague.

La cabine stoppe. Nous entrons dans une salle ronde et nue. Le Maître se place au centre et nous invite à faire de même.

L'anxiété a remplacé le rire. Je me sens prêt à éclater. Au bout de quelques secondes, une cloche de verre descend du plafond et nous emprisonne, épousant la forme des murs de la salle. Un fauteuil aux accoudoirs bardés de boutons surgit du sol qui s'ouvre sous nos pieds.

Puis apparaît une machine étrange qui tient de l'ordinateur et d'une télévision sophistiquée.

- Voici la machine à remonter le temps… Monsieur Antonov, veuillez commencer.

- Monsieur Rougeron, si vous voulez bien vous asseoir.

Je regarde le Maître et Antonov, qui affichent un air grave, puis Yan qui sourit pour me rassurer.

Je prends place sur le fauteuil. Le savant manipule les boutons situés sur les accoudoirs, puis ceux de la machine.

- Monsieur Rougeron, vous regardez l'écran de la machine. Ne craignez rien, détendez-vous.

Sur l'écran une image 3D fait son apparition, une spirale de plusieurs couleurs qui tourne doucement, puis peu à peu prend de la vitesse. Après un sifflement, puis une voix qui semble sortit de cette curieuse machine, me susurre :

- Claude, vous allez revivre en quelques minutes la journée du 9 août, celle de l'accident, puis vous vous retrouverez dans le train en partance pour Tourneville-sur-Ylette en compagnie de votre femme.

Souvenez-vous : il faisait très beau ce jour là. Stéphanie se préparait dans sa chambre. Vous l'attendiez, rasé de frais et impatient, en costume et cravate. La C2 était garée au bord du trottoir. Une journée merveilleuse commençait pour vous deux.

- Stéphanie, tu es prête ? Que fais-tu donc ?

- J'arrive. Deux petites minutes, je veux être belle pour toi.

Oh, oui, elle est belle ! Ses longs cheveux blonds tombent en cascade sur ses épaules. Ses yeux bleus, son petit nez retroussé… Un ange, j'ai épousé un ange. Elle descend l'escalier. Un T-shirt et un jean l'habillent à ravir, genre décontracté. Et moi qui ai mis une cravate et un costume !

- Stéphanie, tu n'es pas raisonnable. Nous allons dîner dans un restaurant sélect, et tu t'habilles comme si nous partions en randonnée dans les bois.

- C'est toi qui as tort, mon Claude. J'aime mieux les randonnées, comme tu dis, que le restaurant. Si nous allions au bord d'un lac ? Nous achèterions du pain de campagne et du saucisson, ce serait formidable. Nous nous baignerions tous les deux, seuls… Tu vois, la liberté…

- Pourquoi pas ? Mais j'ai retenu une table au restaurant !

- Téléphone que nous avons un empêchement. Allez, viens.

- Bon, tu as gagné, j'y vais. Je t'aime trop pour te résister. Embrasse-moi : le baiser de la liberté.

J'ai quitté la cravate pour une chemise ouverte et un jean. En fin de compte, elle a raison. La ville, on la voit toute la semaine. Alors le dimanche, on peut bien changer d'air.

- J'espère qu'habillé comme ça je suis à ton goût ?

- Tu es parfait !

Nous nous embrassons, et tendrement enlacés nous quittons la maison.

- Dis, Stéphanie, tu connais un endroit où il y a un lac ?

- Ne t'inquiète pas. Suis le guide et en voiture.

La C2 démarre dans un crissement de pneus et un nuage de fumée. Les rues de Lyon sont désertes. Il est tôt et les Lyonnais sont en vacances sur les côtes de France. Il ne fait pas encore trop chaud. La journée s'annonce splendide.

- Une décapotable, ça serait pas mal… Stéphanie, tu m'écoutes ?

- Non, Claude, je rêve, je rêve. Regarde si c'est beau. Admire la nature, les arbres, les prés, les fleurs. Plus de maisons, ni d'usines, ni de blocs de béton, ni de vapeurs d'essence. Rien que nous deux sur cette route de campagne.

- Tu as raison, au diable la société. La nature est belle. Vive la vraie liberté !

La voiture traverse un village. Il n'y a presque rien. Si, un magasin, c'est étonnant.

- Viens, Claude, on va acheter du pain et du saucisson. Et aussi de la bière, et du fromage de chèvre sans produits chimiques : du vrai de vrai.

À dix heures, au bout d'un chemin caillouteux aux ornières énormes où les suspensions crient à fendre l'âme, nous apercevons un lac entouré d'un bois et d'herbe en guise plage, sans une âme qui vive. Nous le saluons par des cris de joie. Nous ressemblons à deux gamins qui n'ont jamais rien vu de leur vie.

Nous sortons de la voiture une immense couverture et nos chères provisions que nous posons sur l'herbe. Stéphanie prend ma main. Nous courons à perdre haleine, trébuchant contre les mottes de terre, roulant dans l'herbe encore imprégnée de rosée matinale.

- Claude, on a oublié les maillots de bain !…

- Mais pourquoi faire, ma chérie ? Nous sommes Adam et Ève au premier jour du monde.

Viens, Ève, la terre est déserte, rien n'existe encore, tout est vierge, le péché n'a pas encore été inventé. Viens, allons nous baigner dans cette eau transparente que rien ni personne n'a souillée. Alors, au milieu des chants d'oiseaux, sous le regard du soleil et du ciel bleu, nous retrouvons le vrai visage de la nature, de la liberté.

Nus, comme au premier jour de notre vie, sans entraves, nous respirons à pleins poumons l'air vivifiant. Stéphanie, c'est vrai qu'elle est belle : traits fins, courbes divines et teint éclatant, une beauté que je redécouvre. Main dans la main, nous entrons dans l'eau, frissonnants, et enfin nous plongeons dans une gerbe d'écume.

Je ne saurais dire combien de temps nous avons ainsi barboté, nous jetant de l'eau, faisant la course, nageant entre deux eaux, mais je crois que l'éternité plus quelques jours n'auraient pas suffit à notre bonheur.

Puis, la couverture nous reçut, ruisselants, nous ébrouant comme deux jeunes chiots. Dieu que c'était bon, que c'était beau !

Mon visage a rencontré celui de Stéphanie, ma bouche a pris la sienne. Mes mains ont parcouru son corps mouillé, offert à toutes les voluptés. Il me semblait faire l'amour pour la première fois. Nos corps ont roulé dans l'herbe, le monde tournait, tournait pour ne plus s'arrêter…

- Mon chéri, je t'aime tant que je voudrais vivre mille ans auprès de toi. Ne plus penser qu'à toi. Rester étendus dans l'herbe, ta main dans la mienne. Vivre comme au premier temps du monde, avant que les hommes deviennent ce qu'ils sont aujourd'hui. Avant la haine et le mépris. Avant le mensonge et la cupidité, avant le vol et le meurtre, au temps où la société n'existait pas encore, où progrès était un mot inconnu. Oui, avant…

- Moi, Stéphanie, cette baignade m'a donné une faim de loup.

Nous avons dévoré le pain et le saucisson et bu à la bouteille la bière rafraîchit par l'eau du lac. Ensuite, mains dans la main, nous avons marché dans le bois aux mille senteurs, cueillant ici et là des fleurs sauvages et des champignons.

Stéphanie chante une chanson, une drôle de chanson qu'elle invente au fur et à mesure. Une drôle de chanson :

On te dira parfois la vie,
On te dira parfois le cœur,
On te dira parfois l'amour,
On te dira parfois la mort.

Mais toi, au fond de ta vie,
Tu ne verras que les soucis.
Mais toi, au fond de ton cœur,
Tu ne verras que le malheur.

On te dira parfois l'amour.
On te dira parfois la mort.
Mais toi, au fond de l'amour,

Tu ne verras que les toujours.
Mais toi, au fond de la mort,
Tu ne verras que les remords.

On te dira parfois les mots,
On te dira parfois les gens,
On te dira parfois les choses,
On te dira parfois l'argent.

Mais toi, au fond des mots,
Tu ne verras que les sots.
Mais toi, au fond des gens,
Tu ne verras que les tourments.

On te dira parfois les choses,
On te dira parfois l'argent,
Mais toi, au fond des choses,
Tu ne verras que le morose.
Mais toi, au fond de l'argent,
Tu ne verras que les amants.

On te dira, on te dira,
On t'en dira tant et tant,
Que pour toi chaque mot
Deviendra comme un drapeau.

- Tu lui as donné un titre à ta chanson ?
- Oui, *petite fille*.
- Et que veut-elle dire ?
- Elle veut tout dire et ne rien dire. C'est un instant de bonheur, un instant de révolte. C'est le monde, ou bien toi et moi, ou encore les autres. C'est un refrain que l'on peut répéter à l'infini. Elle n'est rien et elle est tout. Elle est une note de musique ou un cri dans la nuit. Elle est l'amour et la mort, rêve et réalité. Elle est ton corps et mon corps, nos âmes tendues vers le ciel dans un regard peuplé d'anges blancs.
- Viens, Stéphanie, on rentre. Il commence à se faire tard. Regarde, le soleil va se coucher. Et puis, tu vas prendre froid. Nous allons nous rhabiller, redevenir des gens de la bonne société. Une femme et un homme qui possèdent une maison, une télévision grand écran avec blue ray et, de plus, paient leurs impôts, mais ne sont pas riches pour autant. Viens, mon amour, je t'aime, rose plus belle que la plus belle rose. Mon tableau aux mille couleurs, regagnons notre château, ma princesse. Je suis ton prince charmant. Mon hirondelle du dimanche qui plane au dessus de ma vie. Tu es ma vie, mon oxygène.
- Tu as fini de déclamer des sottises ?
- Et ainsi va le monde. Je suis poète, mais ma femme, ma Stéphanie, ne me comprends pas. Moi, qui ne suis qu'un voyageur du hasard sur cette terre, je chante comme les troubadours, mais on me rabroue : Dieu, que l'art est incompris !

La C2 prend la route, presque à regrets. Stéphanie sourit, son bras passé autour de mon cou. Elle est heureuse et moi aussi, après cette journée hors du monde, trop vite finie. Le temps s'écoule si rapidement lorsqu'on est heureux.

Nous roulons sur la nationale, des voitures nous doublent, klaxonnent contre notre lenteur. J'appuie sur l'accélérateur : la vie reprend son cours, elle brise le rêve peu à peu. Je reviens au présent.

Stéphanie tend la main vers la radio. La lettre à Élise de Beethoven… Une chaleur m'envahit. J'ai une tendresse toute particulière pour cette musique. J'ai envie de fermer les yeux, de penser au pianiste dont les doigts virevoltent sur le clavier d'ivoire…

- Claude, attention, le croisement, la voiture…

- Quelle heure est-il ?

- Dix huit heures, mon chéri.

- Stéphanie, j'ai encore oublié ma montre.

Le train roule depuis une heure à présent. La nuit tombe, mais la neige qui recouvre le sol d'une mince pellicule l'éclaire.

Un enfant habillé de blanc passe lentement dans le couloir, jette un coup d'œil dans notre compartiment et s'éloigne. Sa couleur de cheveux me surprend : il est roux et j'ai juste le temps de voir ses yeux, des yeux qui varient du vert au bleu en passant par le gris. Dans mon cerveau un déclic s'est produit ! Mais, je n'arrive pas à rattacher cet enfant à un événement concret.

- Dans une heure, nous arriverons à Tourneville-sur-Ylette. Un mois de repos dans cette maison me fera le plus grand bien. Le seul ennui est que tu ne seras pas près de moi.

- Voyons, Claude, je ne serai pas loin. L'hôtel où j'ai réservé une chambre est à un kilomètre à peine de la maison du Docteur Dorban. Je viendrai te voir chaque jour. Tu sais ce que t'as dit le médecin à Lyon : repos complet pendant un mois, vous êtes surmené. Vous faites trop bien votre métier.

- Ah ! si je ne t'avais pas, je me demande ce que je deviendrais…

Tourneville-sur-Ylette, Tourneville, deux minutes d'arrêt, correspondance dans la cour de la gare. Ce train continue sur…

- Nous sommes arrivés, Claude, n'oublie rien.

Un contrôleur attend à la sortie de la gare. Le froid, vif et sec, nous surprend. Tout est blanc. Les gens se hâtent, emmitouflés dans leurs manteaux.

Un taxi nous prend en charge avec nos valises.

- À la clique du Docteur Dorban, s'il vous plait.

Tourneville est une petite ville qu'une grande rue traverse de part en part. La clinique du docteur Dorban se trouve en dehors de l'agglomération.

Le taxi pénètre dans un grand parc fermé par un portail en fer forgé, et ceinturé d'un haut mur. Un chemin gravillonné nous mène à la porte de la maison.

C'est une bâtisse toute blanche, d'une taille intimidante, et dont la façade est garnie d'une multitude de fenêtres.

Nous montons quelques marches et franchissons la porte en bois massif.

À droite du grand hall très haut de plafond, comme toutes les anciennes demeures, un large escalier et un ascenseur conduisent aux trois étages supérieurs. Nous nous dirigeons vers un comptoir derrière lequel trône une femme plongée dans des écritures.

- Bonsoir, madame, je me présente : Claude Rougeron et voici ma femme, Stéphanie.

- Je vous souhaite la bienvenue Monsieur Rougeron, ainsi qu'à vous, Madame. C'est bien le Docteur Forbin qui vous envoie ?

- C'est exact. Je suis venu me reposer car il a diagnostiqué un surmenage élevé. Stéphanie ne fait que m'accompagner, elle a pris une chambre dans un hôtel de Tourneville.

- Asseyez-vous un instant. Je vais voir si le Docteur est libre.

Nous nous asseyons dans des fauteuils à gauche du hall, devant une table chargée de revues.

Je parcours sans le lire un illustré. Un bruit me fait lever la tête. J'aperçois un enfant habillé de blanc traversant le hall et entrant dans l'ascenseur. Il ressemble à celui que j'ai vu dans le train : comment oublier ses cheveux roux et ses yeux verts-bleus ?

En passant près de nous, il nous observe intensément.

- Je pensais que la clinique était réservée aux adultes.

- Oh ! C'est sûrement le gosse d'une femme du personnel.

- Il me semble l'avoir déjà croisé, pourtant. Il ressemble étrangement au gamin du train et il est habillé de la même façon…

- Hé ! Claude, que vas-tu imaginer ? Ce n'est qu'un enfant. Un hasard, c'est tout.

Je me demande si la secrétaire va revenir avec le docteur. L'attente se prolonge. Enfin, les voilà ! Nous nous levons à leur arrivée.

Le docteur Dorban est un athlète à la carrure d'un lanceur de marteau, le crâne à moitié dégarni. Il ne doit pas sourire souvent.

- Bonsoir, Docteur, je vous présente ma femme, Stéphanie.

- Je vous souhaite la bienvenue, monsieur Rougeron, ainsi qu'à vous, madame. Mais, excusez-moi de raviver de mauvais souvenirs : je croyais votre femme décédée dans un accident ?

- Je ne comprends pas… Qui a pu vous dire cela ? Stéphanie est bien ma femme, et bien vivante, comme vous pouvez le constater…

- Veuillez me suivre, monsieur Rougeron. Nous allons éclaircir ensemble ce douloureux mystère. Excusez-moi, madame, nous n'en avons pas pour longtemps.

J'emboîte le pas énergique du docteur. Nous montons au premier étage. Dans un couloir à droite, une porte s'ouvre sur un bureau d'une surface non négligeable.

- Asseyez-vous, je vous en prie.

Je m'installe dans un fauteuil de cuir rouge.

Devant le praticien, sur un bureau ancien en bois massif, sont posés une lampe, des fiches ainsi que des papiers et autres documents de toutes sortes. Un téléphone, un ordinateur et son écran plat, des stylos de couleurs terminent l'inventaire que je viens de faire en attendant que le docteur veuille bien m'expliquer le pourquoi du comment.

- Que pensez-vous de tout ceci, monsieur Rougeron ?

- Je dois dire que je suis très surpris. Et, tout ceci me paraît complètement absurde. Sans doute une erreur ! Une confusion dans des fiches, un patronyme identique, un mélange d'informations, je ne sais pas, moi… Stéphanie est ma femme depuis quatre ans et je peux vous affirmer qu'elle est bien vivante. Ce n'est pas un fantôme qui m'accompagne. Non, franchement je ne comprends pas.

- Bon, reprenons depuis le début. Avez-vous vos papiers sur vous ?

- Bien sûr, les voici : carte d'identité, certificat de mariage, permis de conduire, et même une photo de mon mariage avec Stéphanie. Vous pouvez voir que c'est bien la même personne que celle qui m'accompagne aujourd'hui.

Il examine avec soins tous les papiers, retourne la photo dans tous les sens. De toute évidence, les choses ne s'arrangent pas.

- Oui, tout ceci est bien bizarre… Je vais appeler votre médecin traitant, peut-être arrivera-t-il à clarifier les faits.

Il décroche le téléphone, compose le numéro et attend. Le bureau très spacieux est meublé avec un goût très sûr : tapisserie haute en couleurs et en personnages, tableaux de très belle facture. Une lampe halogène de style moderne diffuse une lumière apaisante. Des fauteuils revêtus de cuir rouge sont disposés aux deux coins de la pièce, tandis qu'une plante verte et un

énorme classeur sont placés à l'opposé. Une fenêtre masquée par un rideau, et un tapis termine l'ameublement de ce bureau.

- Allô ! docteur Forbin ? Ici Dorban, bonsoir cher ami, excusez-moi de vous déranger à une heure si tardive. J'ai en face de moi monsieur Rougeron, il est accompagné de sa femme, Stéphanie Rougeron, née Entremont…

Il a crié si fort que je l'ai entendu distinctement :

- Mais Stéphanie Entremont est morte il y a six mois dans un accident, le vingt six août exactement. Elle ne peut être chez vous.

- Eh bien ! si, elle est là. Monsieur Rougeron n'en démord pas et ses papiers le prouvent, à moins qu'ils ne soient faux, bien entendu, mais j'en doute. Alors, que fait-on ?

Un silence, je n'entends plus rien.

Ils discutent encore quelques instants, puis se séparent sur un « au revoir » et « à bientôt ».

- Monsieur Rougeron, j'ai le regret de vous le dire, mais Stéphanie, votre femme est bien décédée…

- Mais c'est impossible, impossible !

Je me lève d'un bond, les yeux exorbités, la tête pleine de questions. Non, c'est impossible. Je crie en dévalant les marches quatre à quatre…

« Stéphanie, Stéphanie… Oh mon amour ! ils sont tous fous. Toi morte ! Toi, ma Stéphanie que je n'ai jamais quittée un seul jour. Morte ? Mais si cela était, je le serais aussi !

Vivre sans toi ? Jamais, jamais. »

Avant de m'évanouir dans les bras de ma femme, j'aperçois un enfant habillé de blanc. Cheveux roux, yeux verts et bleus parsemés de gris, qui me regardent fixement, et disparaissent de mon champ de vision.

Le théâtre romain, sous une légère pellicule de neige, résonne de bruits divers.

Un homme vêtu de la toge s'avance dans l'arène. Des hommes et des femmes se lèvent des gradins :

- Ave César, Lugdunum à genoux te salue.

Mais, descendant les gradins, un enfant habillé de blanc et ceint par une étroite bande de toile rouge s'avance à son tour.

César s'est levé :

- Ave, César, Maître du monde, je te salue. Lugdunum est fier de ta présence et t'en remercie.

- Peuple de Lugdunum, je déclare les jeux du cirque ouverts…

- Regarde, Stéphanie, les lions entrent dans l'arène… Les gladiateurs sont prêts pour l'assaut final. Ne bouge pas. À présent, les chars traînés par leurs chevaux vont entamer leur course folle…

- Ah, voilà l'enfant ! Tu vois, c'est le même que celui du train et de la maison de repos. Comment oublier ces cheveux roux et ces yeux verts-bleus ? C'est grâce à lui que nous sommes ici, libres, à cet enfant toujours habillé de blanc, qui se promène en chemise alors que nous grelottons sous nos manteaux.

Mais où va-t-il nous conduire, lui qui depuis… Depuis quand nous suit-il ?

- Vous êtes exacts au rendez-vous, c'est bien. Venez, la voiture nous attend. Ah, j'oubliais… ! je m'appelle Yan, et mon frère, qui nous conduira, c'est Mick. Venez, ne perdons pas de temps.

Stéphanie prend ma main et nous suivons l'enfant. Que faire d'autre ? Peut-être détient-il la clef du mystère ?

La voiture quitte Fourvière et son théâtre. Assis à l'arrière avec ma femme, je repense aux évènements survenus depuis mon évanouissement à la maison du docteur Dorban.

Je n'ai pu, et pour cause, donner une explication plausible de la prétendue disparition de ma femme. La police fut alertée. Un commissaire est venu et m'a posé toute une série de questions, sans résoudre, pour autant, le problème. J'ai été accusé de fausse déclaration de décès. Pourtant un doute demeure, difficile à expliquer.

Pourquoi aurais-je fait cette fausse déclaration, dans quel but, dans quel intérêt ? Le médecin légiste qui a signé le permis d'inhumer était formel : « Stéphanie Rougeron, née Entremont est bien morte dans un accident de la circulation. » D'ailleurs, la tombe au cimetière constitue une preuve irréfutable. Alors, qui croire ? Moi-même, je ne sais plus que penser, mais je suis sûr d'une chose, sans aucun doute possible : la femme qui est à mes côtés est bien celle que j'ai épousée il y a quatre ans.

Comment sortir de cet imbroglio où je ne comprends rien, surtout ici, entre les murs de cette prison ?

Je n'oublierai jamais ce procès.

- Accusé, levez-vous.

Accusé, mais de quoi, mon Dieu ?

Les jurés ont délibéré : un an de prison ferme. Pourquoi la prison ? Les jurés ont prononcé cette sentence pour fermer un dossier qui devenait gênant. Que pouvaient-ils faire d'autre ?

Et puis, une nuit, alors que dans ma tête je tournais et retournais mes suppositions et mes questions, j'entendis la porte de ma cellule s'ouvrir. Un pas si léger que je l'entendais à peine

s'approcha du lit où j'étais allongé tout habillé. J'aperçus une forme blanche, pas très grande. Un reflet roux dans un éclair de lumière me surprit…

- Chut ! Ne faites pas de bruit, suivez-moi.

Je me levai, étonné, tremblant légèrement.

- Mais qui êtes-vous ? Comment êtes-vous entré ?

- Ne posez pas toujours des questions. Stéphanie vous attend, venez vite.

Nous sortîmes de la cellule. Le couloir était désert. Le silence régnait. Tout n'était que sommeil.

Je suivis l'enfant, car c'était bien un enfant : celui que j'avais aperçu par deux fois, dans le train et à la maison de repos.

Je croyais les prisons de France mieux gardées. Ici, pas une âme qui vive. On aurait dit qu'elle était vide, désertée par ses détenus et ses geôliers.

Les portes, comme par magie, s'ouvraient devant l'enfant. Pas un mot, pas un bruit. Dehors, le froid me surprit et me glaça jusqu'aux os. Le costume, prêté par l'administration pénitentiaire, n'était pas prévu pour les longues balades au clair de lune des nuits d'hiver.

L'enfant, lui, ne semblait même pas s'en apercevoir.

- Rentrez chez vous. Stéphanie vous y attend. Demain, je viendrai vous chercher. Rendez-vous au théâtre romain de Fourvière à 9 heures.

Stéphanie assoupie à mes côtés, mes pensées vont et viennent tandis que la voiture roule. Peu à peu, la mémoire me revient. Amaury, Aloïs… Je revois, dans une sorte de brouillard, une ville, un lac, et puis un homme au costume bizarre. Et, un ascenseur qui descend, descend toujours…

Yan parle dans un micro :

- Maître, nous arriverons dans une heure. Ils vont bien tous les deux. D'ailleurs, je crois que Claude retrouve la mémoire.

Yan se tourne vers moi :

- Vous vous souvenez, Claude ? Le Maître ne vous a pas trahi. Stéphanie est bien là avec vous. Dans peu de temps, nous arriverons. Le Maître vous attend avec impatience. Vous voyez, la vraie liberté est dans la ville souterraine. Votre maison est prête à vous accueillir. Vous allez enfin vivre heureux.

Une seule phrase a suffi pour déchirer le voile opaque du mystère. Le Maître, Antonov et Hyppolite, Aloïs mort par amour… Tout devient simple et limpide. Mais qui pourrait me croire ?

La maison n'a pas changé : toujours son grand par cet son chemin gravillonné… Et, les portes qui s'ouvrent seules !

- Attention Stéphanie, tu entres dans le royaume de l'impossible. Une ville entière vit sous tes pieds ; Un lac te recevra dans son eau transparente, légèrement bleutée, où nagent des myriades de poissons argentés. Tu verras le bonheur sur chaque visage rencontré. Tu y reconnaîtras la liberté, car cette ville s'appelle LIBERTÉ.

- Claude, es-tu devenu fou ? Cette maison n'a rien de surnaturel. Elle ressemble à toutes celles que je connais.

- Ne crois pas cela, ma tendre amie. Le surnaturel se cache souvent sous des apparences banales. Mais voici le maître qui règne sur ce monde souterrain. Il a bâti la ville, il a réinventé le bonheur et la liberté, en un mot il peut tout. Lui qui un jour t'a rendu la vie. Je lui dois tant… Sans son œuvre, je vivrais aujourd'hui seul dans l'angoisse, obsédé par mes souvenirs, hanté par mes cauchemars.

Le Maître s'avance d'un pas mesuré vers nous. Il est toujours vêtu de son costume.

- Bonsoir, madame Rougeron, soyez la bienvenue. Cher Claude, je suis heureux de vous revoir parmi nous.

Mais, il se fait tard. Demain, vous commencerez l'apprentissage du bonheur et de la vraie liberté. Yan va vous conduire à votre maison. Dormez, oubliez tout ce que n'est pas la joie de vivre, enfin unis et heureux.

Un an s'est écoulé depuis notre arrivée dans la ville. Notre famille s'est agrandie d'un garçon, Florian. Stéphanie, plus belle que jamais, paraît heureuse auprès de son enfant. Beaucoup de temps a été nécessaire pour qu'elle puisse, enfin, comprendre ce que fut son passé : revenir après sa mort, n'est pas chose courante.

Je partage mes journées entre mon travail aux côtés du savant Pierre Ribot, qui a découvert une sorte d'élixir de longue vie, et ma famille.

D'ailleurs, demain, le 24 mai, comme les résultats sont positifs, nous allons, Stéphanie, Florian et moi, bénéficier du travail de Ribot. Ainsi nous vivrons pendant de longues années la vie paisible de la ville.

J'ai presque fini par oublier la terre, celle qui est au dessus de moi. Oh ! bien sûr, j'y pense parfois. Mais mes regrets s'estompent et elle ne sera bientôt plus qu'un lointain souvenir.

Je parle peu du passé avec Stéphanie. À quoi bon remuer de mauvaises pensées ? Mais parfois, je me souviens d'une journée où, près d'un lac, nous avions vécu hors du temps : celle de l'accident.

Nous pénétrons dans le laboratoire où nous attend Pierre Ribot. Je suis un peu inquiet pour Stéphanie et Florian. Il est très jeune, un jour il faudra lui expliquer qu'il ne sera jamais un enfant comme les autres.

Comment réagira-t-il ? Acceptera-t-il toujours de vivre dans la ville, ou voudra-t-il remonter sur terre ? devrons-nous lui dire que la ville est le rêve d'un homme de génie qui veut la paix entre tous les humains, ou l'utopie d'un fou réalisée il y a très longtemps ?

Le savant nous explique comment va se dérouler l'opération. Nous aurons une durée de vie très longue sans que notre corps vieillisse. Quant à Florian, il grandira normalement jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans, puis ses cellules s'useront de moins en moins vite. Ribot calcule que cinq années de vie dans la ville correspondent à environ quatre-vingt sur terre, ce qui fait qu'un homme de la ville peut espérer vivre, pratiquement, deux mille ans. Seule la mort par accident ou semblable à Aloïs peur interrompre le cours de l'existence. La maladie n'existe pas ici.

Quelques minutes plus tard nous sommes tous trois allongés sur des lits et un gaz très puissant nous endort. Le temps passe comme une caresse sur la peau.

Florian a maintenant 4 ans, car cela fait 5 ans que nous sommes devenus des habitants à part entière de la ville ; Il joue et apprend dans une école un peu spéciale, entouré de garçons et de filles de son âge, nés comme lui dans la ville. Cette ville dont je connais aujourd'hui chaque recoin, chaque secret.

Yan et Mick m'accompagnent souvent dans mes déplacements à travers le monde souterrain. Je n'ai pas revu la terre. Un zeste de mélancolie m'assombrit parfois. Mais, près de moi, Stéphanie reste toujours la femme aimante d'autrefois.

Pourtant, un doute me ronge : j'ai peur que sa vie ne soit pas celle dont elle a rêvée. Pense-t-elle à terre ? Elle n'en parle jamais, et moi, je n'ose pas. Elle va être mère pour la seconde fois.

Nous n'avons connu qu'un seul drame au cours des cinq années écoulées : la mort d'Amaury, le frère d'Aloïs. Son corps n'a jamais été retrouvé et nous pouvons qu'imaginer un accident ou un suicide. Le décès brutal de son frère l'avait beaucoup marqué… Le Maître devra trouver un nouvel héritier pour lui succéder.

Lui, je le rencontre que très rarement au fil des journées. Il porte toujours ce costume étrange. Il n'a eu que deux enfants, je ne sais pas qui sera désigné pour diriger après sa mort le monde souterrain. D'ailleurs, un mystère demeure : je ne lui ai jamais connu de femme. Il vit une vaste maison de l'autre côté du lac. Personne n'y entre jamais, sauf Yan et Mick et, parfois d'autres enfants. Un jour, peut-être, aurai-je l'opportunité de visiter la maison de l'autre côté du lac…

Pour l'instant mon travail auprès de Pierre Ribot m'absorbe totalement. Je n'aurais jamais cru qu'un cerveau humain puisse contenir autant d'informations : c'est la connaissance universelle que j'assimile.

Yan, le rouquin, et son frère vont demain sur terre chercher un nouvel invité pour la ville. À ce que m'a dit Yan, il vient, comme moi, de Lyon. Il n'a pas voulu me donner plus de détails, ni la raison de cette venue. Alors, j'attends pour voir.

Une seule chose m'a ennuyé au début dans la ville : la disparition complète de la nuit. Ici, la journée est éternelle et le sommeil un état inconnu des habitants. Dans les maisons, il n'y a aucun lit. Bien entendu nous sommes aptes à nous passer de dormir. J'ai eu beaucoup de mal au début à m'habituer à cet état de réveil constant. À présent, je n'y pense plus.

Stéphanie est rentrée de la clinique où elle a accouché d'une petite fille, Héloïse. Une habitante de plus pour la ville. Heureuse mère, Stéphanie ne la quitte plus des yeux. Quant à Florian, il reste sans voix devant ce petit être qui crie beaucoup.

J'ai rencontré le nouveau venu en compagnie de Yan. C'est un grand jeune homme d'une vingtaine d'années, qui me paraît abasourdi par tout ce qu'il découvre, un peu comme moi le jour de mon arrivée, dans cette vile appelée Liberté.

Maxime, c'est son nom ! Un détail pourtant me surprend : il se promène dans les rues de la ville tenant par une laisse un loup à la queue en panache. Un animal haut sur pattes, qui doit bien peser dans les 35 à 40 kilos. Xangar, malgré toutes les légendes fausses qui courent sur cet animal, est doux comme un agneau… Mais, je me méfie quand même, et je reste toujours à distance respectable de lui.

Aujourd'hui, 12 juillet, aura lieu un événement important : je vais, pour la première fois depuis cinq ans, remonter sur terre.

Là-haut, au dessus de ma tête, je sais que les villes s'éveillent. Les maisons ouvrent leurs volets qui ressemblent à de gros yeux. Les camions de livraison finissent leur ronde matinale. Les magasins lèvent les lourds rideaux de fer. La vie reprend dans les rues. On entend des rires, les chocs des tasses de café et des verres, dans les petits bistrots aux vitres encore embuées par la fraîcheur de l'aube.

Je suis impatient comme un enfant qu'on va emmener à la fête.

Avec Yan et Mick, je vais à Paris. Je ne connais pas la raison de ce voyage et elle m'importe peu : je ne veux que revoir mon pays. J'ai l'impression de sortir d'un tombeau, de revenir à la vie après une éternité passée sous terre. Stéphanie me paraissait soucieuse ces derniers temps. Est-ce la cause de mon voyage ? Je crains que la terre ne lui manque, mais que puis-je faire ? Le Maître l'a rendue à la vie, je lui dois tout ! …

Moi aussi, la nostalgie me ronge. Mes pensées s'évadent souvent vers le coin de terre où j'ai vécu, la maison où je suis né, les chants et les fêtes qui ont égayé ma jeunesse, aujourd'hui perdus. Je revois les mille riens de la vie quotidienne, les trottoirs encombrés de passants à l'approche de Noël, j'entends les klaxons tonitruants du 14 juillet, comme dans un film qui finit toujours bien.

La voiture que conduit Yan roule depuis deux heures en direction de la capitale. J'ai emprunté pour la première fois l'un des souterrains de l'immense garage de la ville.

Est-ce pour m'éprouver que le Maître a décidé de m'inclure dans ce voyage ? Veut-il observer mes réactions au retour ? De toutes façons, je reviendrai et je feindrai d'être toujours le même. Je ne veux pas qu'il connaisse l'étendue de mes regrets, il s'en apercevra bien assez tôt.

Et puis, Stéphanie et les enfants sont dans la ville. Une tentative d'évasion serait pure folie.

Pourtant, je dois réfléchir au moyen de nous enfuir de cette vile mieux gardée que la plus sévère des prisons. Et je suis seul, face à tous ces appareils qui surveillent jour et nuit chaque recoin. Bien sûr, on m'a implanté la puce qui permet de faire s'ouvrir quelques portes et donne accès à certains laboratoires, mais, elle n'ouvre pas celles qui donnent sur la vraie liberté.

Il me faudrait un complice, quelqu'un qui ait ses entrées et sorties dans cet univers. Yan ou Mick ? Mais comment puis-je les convaincre que la vraie liberté n'est pas dans le monde souterrain ?

Tandis que s'agitent dans ma tête toutes ces réflexions, la voiture poursuit imperturbable sa course. Il me semble être un émigré qui revient au pays après des années passées loin de sa terre natale. Je redécouvre le monde que je ne voyais plus quand il s'offrait à moi jour après jour. Les champs de blés qui s'étirent sous le soleil naissant. Ici, une rivière coule sans se presser ; et là, un pont enjambe un fleuve où glissent des lentes péniches remplies à ras le bord. Nous traversons des villages, faisant fuir les poules que la voiture manque d'écraser. Les enfants sont levés, déjà prêts pour une journée de vagabondage… ce sont les vacances : la mer, l'été, les glaces et le farniente.

Que la nature est éclatante et diverse ! l'œil écoute et n'en finit pas de voir se renouveler à chaque instant le miracle de la beauté…

Je voudrais m'emplir de tous ce spectacles, les emmagasiner pour ensuite les revoir à ma guise et en savourer chaque bribe. J'aimerais enfermer le monde en moi et me le distiller afin que chaque émotion atteigne au paroxysme de l'envoûtement. La nature cache tant de beautés secrètes que l'homme ne sait plus les discerner et les apprécier, bien au contraire : il s'évertue jour après jour au nom de l'argent à la détruire sans penser, sans réfléchir que demain peut-être, la nature nous manquera et que nous ne pourrons plus vivre sur notre planète une vie décente.

Le restaurant qui nous accueille est simple, la nourriture copieuse, voire campagnarde. C'est le repas le plus important de ma vie. Les gens qui nous entourent évoquent en riant des vacances passées ou futures, la Côte d'Azur, Bordeaux ou l'Espagne, ou bien ailleurs…

Je les écoute comme si je n'avais jamais entendu ces mots. Chaque nom de ville ou de pays me serre le cœur. J'avais oublié qu'il y avait au monde tant de pays de peuples divers. Je n'entends plus ce que me racontent mes compagnons de route : ils ne connaissent rien de tout cela. Dans leur ville, on ne leur a inculqué qu'une « connaissance universelle » abstraite… Je me sens plus riche qu'eux, plus instruit rien qu'en écoutant mes voisins de table.

Nous arrivons à Paris. Il me faudrait un livre pour raconter ces deux jours enchanteurs passés dans la capitale, où Yan et Mick me laissèrent vagabonder à ma guise, me donnant juste rendez-vous pour le lendemain à l'hôtel.

En partant de leur côté accomplir leur mission, sans rien m'en dire. D'ailleurs, qu'ont-ils à craindre ? Stéphanie est dans le monde souterrain.

Le Maître nous attend à notre retour dans le garage :

- Ce petit voyage vous a plu, monsieur Rougeron ? Votre monde a-t-il changé en cinq ans ?

- Oui, en profondeur, suivant une évolution lente mais sûre. Il faut faire confiance à notre jeunesse, n'est-elle pas notre avenir ?…

Puis il est parti avec mes deux compagnons de voyage. Quant à moi, j'ai rejoint ma chère Stéphanie et lui ai raconté en détails ce formidable retour aux sources. Elle m'écoute en ouvrant de grands yeux, buvant chacune de mes paroles, comme si je lui racontais une histoire merveilleuse.

Ensuite, tout a recommencé comme avant. Que c'est triste, un monde où il ne se passe rien. Même le lac et ses voiliers ont perdu leur magie. Au début, je trouvais tout cela fascinant, mais aujourd'hui je suis las de tout ce merveilleux, de tout cet impossible.

Un matin, en sortant de chez moi pour aller accomplir ma besogne quotidienne, j'aperçois marchant sur le trottoir, le nouvel arrivant. Il promène, et j'ai du mal à en croire mes yeux, un loup tchèque… Je m'arrête et, actionnant un bouton la vitre descend doucement. Après un bonjour et un serrement de mains, je l'invite à partager ma voiture.

Le loup, avec agilité, monte sur la banquette arrière et, Maxime, s'assoit à mon côté.

Grand, les cheveux longs et bruns, habillé d'un col roulé et d'un jean, il ressemble à un extraterrestre débarqué sur une planète inconnue.

- Bonjour, je suis Claude Rougeron et je suis heureux de faire votre connaissance. Où voulez-vous que je vous dépose ?

- Moi, c'est Maxime, Maxime Dillandier, et lui, derrière, c'est Xangar, un loup tchèque, il m'accompagne depuis quelques années. Merci pour la balade, mais je n'ai pas de but précis. Je visite simplement.

- Que pensez-vous de cette ville ? Vous êtes ici depuis peu de temps, je crois…

Ce que j'en pense ! Tout cela est trop fantastique pour être vrai. Et pourtant, cela existe !… Cela atteint une telle démesure que ça en devient démentiel. L'œuvre d'un génie doublé d'un fou délirant. Car un homme censé n'aurait jamais conçu un tel projet aussi grandiose. On dirait qu'il veut créer un homme nouveau, dans un nouveau monde. J'ai du mal à imaginer le nombre d'habitants de cette planète souterraine, et surtout comment il s'y est pris pour les amener ici. Je dois avouer que cela me dépasse quelque peu et me fait peur. Vous vivez seul ?

- Non, je vis avec ma femme Stéphanie et mes deux enfants.

- J'ai connu une Stéphanie, il y a un peu plus de cinq ans. J'étais dans un hôpital à la suite d'un banal accident de voiture, elle aussi, d'ailleurs je crois me souvenir. Elle était mariée, si ma mémoire est bonne. Attendez, son nom me revient… Je ne sais pas pourquoi, elle avait été enregistrée sous son nom de jeune fille. C'était un drôle d'hôpital, quand j'y repense. Ah, ça y est : Stéphanie Entremont. D'ailleurs je la revois : de beaux cheveux blonds, un visage très doux, une timidité apparente…

J'ai freiné si brusque ment que la voiture s'est arrêtée pile dans un crissement de pneus. Je suis resté quelques secondes sans pouvoir prononcer une parole.

Un hôpital qui appartient au Maître, une fausse autorisation d'inhumer… Une pensée s'insinuait peu à peu dans mon cerveau : Stéphanie était-elle jamais morte ?…

- Qu'est-ce qui vous arrive ? Vous vous sentez mal ?

- Non, Stéphanie Entremont est ma femme depuis six ans maintenant. Mais je vais plutôt vous la présenter, et ainsi je serai certain qu'il n'y a pas d'erreur sur la personne.

Malgré la vitesse excessive à laquelle je conduis, la distance me parait longue. Bientôt j'aperçois la maison et son cheval dans le jardin où Stéphanie se promène avec les enfants.

- Pourquoi reviens-tu, Claude ? Tu n'es pas allé travailler ?

- Regardez Maxime, est-ce bien la même personne que vous avez connue ? Mais ne vous trompez pas…

- C'est bien elle, je la reconnaitrais entre mille.

- Et toi, Stéphanie, te souviens-tu de ce jeune homme ?

Stéphanie se tourne vers Maxime, le dévisage quelques instants, mais ne dit rien. Prenant Carine par la main, elle part en se cachant le visage.

- Stéphanie, pourquoi ne veux-tu pas me répondre ?

- Je ne peux pas, Claude, je ne peux trahir le secret. Oh, si tu savais, si tu savais…

- Si je savais quoi ? Dis moi ton secret. N'as-tu plus confiance en moi ? Pourquoi ne m'as-tu rien dit depuis que nous nous sommes retrouvés ?

Elle essuie rageusement de la main les larmes qui coulent sur son visage. Je n'y comprends plus rien. Dans quel traquenard suis-je tombé ?

- Il faut que j'y réfléchisse à tête reposée. Laissons passer la journée. Ce soir, j'y verrai plus clair. Alors, Stéphanie, tu me diras tout, et après, après… Je vais vous raccompagner, Maxime, car je dois faire comme s'il n'y avait rien d'anormal. Personne ne doit savoir. Quand Stéphanie m'aura tout expliqué, je prendrai ma décision.

La journée s'étire, interminable, sur la défensive. La ville me semble une immense prison où l'on m'a attiré par ruse. Mais pourquoi ? Par chance, je ne vois ni le Maître, ni Yan ou Mick à qui je ne pourrais cacher mon trouble.

Et ce Maxime Dillandier, qui est-il ? Est-ce le Maître qui l'a envoyé pour me confondre ?…

- Nous sommes seuls et personne ne peut nous entendre. À présent tu peux parler, Stéphanie. Tu sais à quel point je t'aime…

- Moi aussi, Claude, je t'aime, mais mon secret est trop grave, il te ferait trop de mal.

- Quoi que tu aies fait, il faut que je sache. Notre amour en dépend, notre vie peut-être aussi.

- Oui, Claude, c'est vrai. Tu devras être fort. Voilà : Aloïs et Amaury étaient mes enfants, et le…

- Le Maître, leur père.

Je ne les ai pas entendus entrer, ils sont là tous les trois : le Maître, Yan et Mick. Et c'est le Maître qui vient de prononcer cette phrase.

- Oui, monsieur Rougeron, Stéphanie a été ma femme et la mère des deux enfants que vous avez connus. C'est une fille de la ville.

- Mais c'est impossible ! Aloïs est plus vieux que moi. Stéphanie ne peut être sa mère !…

- Allons, vous savez bien qu'ici le temps ne compte pas. Voulez-vous savoir quel âge a Stéphanie ?

- Non, je ne veux rien connaitre. Ce que j'aimerais comprendre, par contre, c'est la raison de ma présence ici ?

- C'est simple. Avec l'approbation de Stéphanie, je vous ai choisi pour devenir le nouveau Maître de la ville. Aloïs ne pouvait plus l'être, car il était amoureux d'elle, ne sachant pas, évidemment, qu'elle était sa mère… Il a été élevé par une nourrice, et c'est sur terre qu'il a rencontré Stéphanie et l'a aimée. Ensuite, il était impossible de lui dire la vérité sur sa naissance. Plus tard, c'est moi qui ai jeté Stéphanie dans vos bras, afin qu'Aloïs se détache d'elle après qu'elle se fut mariée. Mais Stéphanie, contre toute attente, est réellement tombée amoureuse de vous… Cela, je ne l'avais pas prévu. Vous me comprenez, j'espère ?

- Oui, très bien ! Ce que je ne saisis pas, c'est comment vous avez pu me faire croire que Stéphanie était morte.

- C'est bien simple, en vérité. Le jour de l'accident, une voiture vous suivait. Votre femme a été emmenée, pendant que vous vous restiez sur place, n'ayant presque rien de grave. Elle a été soignée dans un hôpital appartenant à la ville, puis vous a retrouvé dans le train. Mais je vous expliquerai plus tard.

Stéphanie, ma femme, mon amie, j'avais confiance en toi et tu m'as menti.

Et tu voudrais que je devienne le maître de cette ville ?! Jamais, Stéphanie, jamais. Je croyais en ton amour… Que vais-je devenir dans ce monde où je n'ai plus d'amis ?

Le silence règne dans la pièce. Stéphanie pleure, effondrée dans un fauteuil. Le Maître me fixe, impassible, comme s'il voulait me persuader, sans discussion possible, des paroles qu'il vient de prononcer : Stéphanie a été sa femme, et moi, je dois devenir le futur Maître.

Derrière lui, Yan et Mick, habillés de ce blanc qui symbolise la pureté, ont sur les lèvres un sourire où je crains de lire la moquerie et l'insulte, et s'amusent de mon désarroi.

Et moi qui pensait les prendre pour alliés ! Le Maître m'aura tout pris : ma liberté et la femme que j'aime.

Je me lève, vacillant un peu, et m'approche du Maître.

- Pourquoi avoir tué froidement Aloïs ? Je sais, il était amoureux de sa mère, mais peut-être aurait-il suffi de lui expliquer que cet amour était impossible. Mais vous l'avez assassiné sans lui laisser le temps de dire un mot pour sa défense. D'ailleurs je pense que cela fait partie de ce que vous appelez la liberté… Et le soi-disant accident d'Amaury était aussi nécessaire, sans doute, sous peine de menacer l'existence de la ville ?…

- Je vous en donnerais les raisons que vous ne les comprendriez pas, ou plutôt ne voudriez pas les comprendre. Vous êtes bornés comme tous ceux de la terre. Vous préférez risquer la vie de milliers d'hommes pour en sauver un seul, alors que le contraire est bien plus raisonnable. La liberté aussi a ses exigences.

- Si je suis borné, pourquoi m'avoir choisi ? Un natif de la ville serait plus amène pour diriger ce monde.

- C'est Stéphanie qui l'a voulu. Elle pensait qu'avec le temps vous arriveriez à nous accepter et même à penser comme nous.

- Ah, oui ! J'oubliais : la connaissance universelle… Le savoir initiatique que j'assimilerai grâce à vos méthodes. Mais savez-vous que les humains possèdent une âme et qu'elle ne peut se modifier à loisir ? À moins que vos robots humains ressemblent à vos robots machines qui, eux, n'en possèdent pas, d'âmes ? Sur ce point, je suppose que Stéphanie est d'accord avec vous. En tant que fille de la ville et femme du Maître qui règne sur elle, elle ne peut que partager vos théories, même au prix de la vie de ses enfants. Vous êtes le Maître tout puissant de ce royaume que vous avez créé, et tous doivent approuver vos idées, vos actes, vos conceptions, car la liberté l'exige. Vous avez droit de vie ou de mort sur chacun de vos sujets. Et ils vous suivent, robots dociles, courbant l'échine comme des bêtes asservies. Votre monde n'est pas tourné vers le futur, mais au contraire réactionnaire. L'esclavage a été aboli il y a pas mal d'années, ne le saviez-vous pas ? Votre ville est futuriste, mais son tyran a quelques siècles de retard et ne veut rien savoir de la démocratie. Non, la liberté ne règne pas ici, mais la plus cruelle et absurde des dictatures. Mais un jour, comme au temps de la révolte des Noirs, vos sujets se rebelleront. Les robots que vous avez fabriquez se retourneront contre vous. Toutes les races ici représentées s'uniront, et c'est vous, avec votre paix illusoire, qui les aurez poussées à la guerre. Ils détruiront ce que vous avez

péniblement construit, et votre règne ignoble s'achèvera dans le sang et les larmes qui sont le lot de chaque guerre, parmi les cadavres de votre liberté. Est-ce ainsi que vous rêvez votre monde ? Est-ce là le bonheur et la joie ? Est-ce une liberté que celle bâtie sur des cadavres ?

- Monsieur Rougeron, vous ne comprendrez jamais ce qu'est la vraie liberté. Car même dans un monde parfait se cachent des intrus, et il faut les détruire coûte que coûte. Aloïs, mon fils, était de ceux-là. Il fallait couper le mal à la racine, ce fut fait.

Parfois, quand tout semble perdu et sans espoir, survient un évènement imprévisible auquel nous n'aurions jamais osé penser.

Quand le Maître eut fini de m'exposer sa théorie sur la liberté, je sortis. La ville que je traversais me paraissait déserte, morte, comme si ses habitants l'avaient abandonnée. La croix de la cathédrale avait perdu son air majestueux, mais j'allai m'agenouiller devant l'autel pour une fervente prière, implorant l'aide de ce Dieu que j'oubliais parfois.

À mon retour, je trouvai Carine et Alexandre dormant à poings fermés, ne se doutant pas de mon désarroi, qui ne cessait de grandir.

Que devais-je faire ? J'étais seul dans cette ville qui s'était transformée, pour moi, en prison. Entouré d'ennemis, je ne savais plus à qui me confier. Même Stéphanie était devenue une adversaire, malgré son amour que je savais aussi fort qu'autrefois.

J'aurais voulu, d'un geste, détruire cette ville. Mais j'étais seul contre l'inconnu.

J'en étais là de mes réflexions quand la porte s'ouvrit brusquement. Je sursautai à cette apparition. Pourtant, le jeune homme habillé de blanc qui se tenait devant moi n'était pas un fantôme : Amaury s'étonna de mon air ahuri.

- Tu n'es pas mort ?!

- Je suis venu venger mon frère. Mais nous n'avons pas le temps de discuter. Je vous expliquerai plus tard, car je n'ai pas oublié que vous êtes l'homme aux mille questions. Prenez les enfants et mettez-les dans la voiture, nous partons.

Je n'hésite pas. Quelques minutes plus tard, toujours endormis, les enfants sont étendus à l'arrière de la voiture qui démarre. Amaury tient le volant d'une main ferme. Où nous emmène-t-il ? Est-ce un nouveau piège ? Il devine mes pensées.

- Vous vous posez trop de questions, Claude. Laissez-moi faire, tout ira bien.

La voiture stoppe dans l'immense garage de la ville. Nous descendons, laissant les enfants dormir. Les huit portes donnant sur les passages souterrains sont hermétiquement closes.

J'ai peur soudain de mon imagination. Peut-on détruire cet univers ? Et puis-je laisser mourir Stéphanie ? Elle est ma femme, et je l'aime plus que tout au monde. Un grand amour pardonne tout, même l'irréparable.

- Restez ici, Claude, je n'en ai pas pour longtemps.

Amaury s'engouffre dans l'ascenseur, grâce à la puce qu'il a dans le bras, toutes les portes lui sont d'accès autorisé. Au dessus du garage se trouvent le terminal de tous les laboratoires, les systèmes de protection et de défense de la ville. Il les connaît par cœur.

Au bout de quelques angoissantes minutes retentit le bruit strident d'une sirène. Mon cœur bat à se rompre, je tremble, j'ai peur. Est-ce les évènements que j'ai promis au Maître ? Tous ces hommes, ces femmes, ces enfants vont-ils mourir ? Et si le Maître avait raison ?…

L'ascenseur redescend, Amaury est pâle comme un mort, mais ses yeux lancent des éclairs : la vengeance doit lui ressembler.

Les enfants, dans la voiture, se sont réveillés. Ils pleurent et appellent leur mère.

- Vite, appuyez sur le bouton, le troisième bouton à droite. Bientôt tout ne sera plus que cendres et décombres. La ville va mourir, car elle a tué mon frère.

Je ne sais pas pourquoi, j'hésite à presser sur ce bouton. Pourtant, je sais qu'il va nous ouvrir la troisième porte du garage, vers la terre et la liberté…

Quelques secondes s'écoulent, j'ai toujours le doigt sur le bouton.

- Mais appuyez, qu'attendez-vous ?

- Stéphanie… Je ne peux pas la laisser mourir. Je hurle son nom, que me renvoie comme une gifle un écho sinistre.

- Stéphanie vous a trahi. Elle n'est plus rien pour vous !

- Elle est tout, car je l'aime. Mon amour sera plus fort que sa trahison, Amaury, emmène les enfants. Je te rejoindrai plus tard. Il faut qu'ils vivent, si moi je dois mourir.

Je cours comme un fou dans le dédale des couloirs, criant ce prénom qui restera l'unique de ma vie.

- Stéphanie, Stéphanie, où es-tu ?

Près du lac, c'est une panique indescriptible. La sirène mugit toujours. Dans quelques minutes, il ne restera plus rien.

- Stéphanie, Stéphanie !…

J'arrive devant la maison, j'entre. Elle est assise, immobile, dans un fauteuil. Des larmes coulent sur son visage. Je reste quelques secondes comme cloué au sol.

- Stéphanie, viens je t'emmène.

Tour à coup éclate un vacarme effroyable. La maison tremble comme une feuille d'arbre sous le vent. Prenant Stéphanie par la main, je l'entraîne dehors. Le lac, si calme autrefois, déferle sur le rivage en d'énormes vagues. Les voiliers manquent de chavirer à chaque instant, et plusieurs se sont retournés. Des gens, surtout des enfants, courent dans tous les sens, ne sachant plus où se réfugier. Les robots livrés à eux-mêmes sont complètements dépassés et lancent des éclairs électriques qui sortent de leurs circuits endommagés. La terre s'ouvre par endroits en crevasses gigantesques. Les maisons s'écroulent comme des châteaux de cartes avec des craquements sinistres. La cathédrale s'est effondrée, et la croix fichée en terre se dresse comme un défi à celui qui à construit ce monde.

Bravant un danger que je mesure mal, je cours à perdre haleine, entraînant à ma suite ma femme, ma Stéphanie.

Un vent violent soudain balaye tout sur son passage et attise les feux qui se déclarent un peu partout. Comment sortir de cet enfer ? Vivrai-je assez longtemps pour oublier cette vision d'apocalypse ?

Nous entrons dans des bâtiments à la recherche d'un ascenseur encore capable de nous emmener au sous sol… Après quelques recherches infructueuses, nous découvrons enfin un ascenseur qui va nous conduire vers la fin du cauchemar.

Nous pénétrons dans le garage on règne une panique indescriptible, car une partie de celui-ci s'est effondré, emportant avec lui les derniers espoirs de fuite.

Au moment où j'enclenche une vitesse, j'aperçois le Maître, debout devant la voiture. Je reste interdit quelques secondes, n'osant plus faire un geste. Je me tourne vers Stéphanie, mais elle semble très loin et ne frémit même pas.

Le Maître sort son pistolet. Je le devance et appuie à fond sur l'accélérateur. La voiture bondit. Les roues sautent en passant sur le corps étendu dans la poussière du garage. Le tunnel nous happe dans un bruit de tonnerre.

Stéphanie se retourne. Ce grondement était l'explosion du terminal.

Ainsi, tout était fini. Une formidable déflagration qui secoue encore la voiture, nous apprend que la ville, cette ville appelée liberté, n'est plus qu'un tas de ruines fumantes.

Au sortir du tunnel, nous retrouvons les trois enfants qui sautent au cou de leur mère, et nous versons des larmes de joie. Au prix de combien de morts sommes-nous restés en vie ?

Nous ne pouvons plus rien, si ce n'est d'essayer d'oublier ce que nous avons pu vivre.

Adieu, Maître, ton rêve fut trop grand, démesuré.

- Viens, Stéphanie, et toi aussi, Amaury. Nous sommes peut-être les seuls survivants de ce cauchemar, les derniers témoins de cet univers. La terre nous attend, pour y apporter le bonheur selon nos possibilités. Nous avons pour cela quelques milliers d'années devant nous, et des trésors de tendresse.

Curieusement, aucune secousse ne fut ressentit sur terre, aucun bruit ne fut perceptible.

Quelques temps plus tard, une femme trouva un vieillard sur le bord d'une route. Il disait être un savant et s'appeler Hyppolite. Il racontait une bien étrange histoire, que personne ne crut. On s'en amusa un temps, puis il alla finir sa vie dans un hospice, dans une vague banlieue. J'habite la maison où tout a commencé, celle d'où partait un ascenseur.

Stéphanie et moi y vivons heureux en élevant nos trois enfants. Amaury, Carine et Alexandre.